N° 5 MENSUEL NOVEMBRE 1945

L'UNIQUE

Bulletin intérieur exclusivement destiné aux "Amis d'E. Armand"

Ne peut, en aucun cas, être vendu au public

S'adresser pour tout ce qui concerne ce bulletin à :
E. ARMAND
22, Cité Saint-Joseph, 22
ORLÉANS (Loiret)

SOMMAIRE. — La force du mépris (Angelo Jorge). — On va l'humanité, VI (Ixigrec). — Réalités, vérités (H. de Lacaze-Duthiers). — Le problème de l'amour (E. Malatesta). — Evolution féminine (S. C.). — Possibilités (D. Ducauroy). — Haute Ecole (Manuel Cavaldès). — Mon camarade (Duanyer). — A propos de l'abbaye de Thélème (E. Armand). — Un « témoin de la mauvaise naissance » : Marius Sralesi (M. D.). Entre nous. — Nos disparus. — L'imprimé, la série, l'écran. — La parole donnée (E. Armand). — En relisant Stirner, lu (J. P. Sieurac). — Don Juan (E. Armand). — Du haut de mon mirador (Qui Ce). — Babahec et les Fakirs (Voltaire). — L'individualisme pressoraïque (Joane). — L'amour véritable (J. W. Lloyd). — Lettre des Pays Bas (A. E. Bakels). — Sexualisme et Amour (Perveuche). — L'Unique, les familles d'élection, etc. — Souscriptions. — Trois mots aux amis.

PARIS

DIMANCHE 25 NOVEMBRE

Salle de la Chambre Syndicale
des Employés
38, rue Blanche
3e étage à droite)
Métro Trinité ou Blanche

LA LIBÉRATION DE L'HOMME

par NEXPOS

Ch. HALLET, IXIGREC, M. LAURIAN,
E. ARMAND
exposeront leur point de vue
sur le sujet traité
par notre collaborateur

A TOUS. — Le travail d'administration étant le même pour un bulletin de 8 ou 12 pages que pour une revue de 24 ou 32 p., c.-à-d. absorbant, nous ne pouvons garantir réponse sur le champ, ni expédition immédiate des paquets. S'exprimer clairement, en peu de mots et ne demander réponse que si absolument nécessaire.

la force du Mépris

S'il est certain — et on l'affirme consolant — que la foi transporte des montagnes, il n'est pas moins vrai que le mépris remue des mondes. La foi possède une force puissante, inconnue, étrange ; elle surmonte les obstacles devant lesquelles souvent les forces, le raisonnement et l'intelligence faiblissent ; elle donne de l'énergie, de la vigueur, de la constance, de la vie. Mais, le mépris ne lui est pas inférieur. C'est une arme très forte aux mains d'hommes purs et libres. Elle pulvérise les imbéciles, repousse les assauts des énergies bestiales, annihile les audaces des dévergondés.

On l'insulte. Réponds par le mépris.

On le calomnie. Fais de même.

Le mépris est la vengeance suprême des âmes supérieures à l'égard des inférhommes jaunis qui bavent sur leurs talons.

Tout mâtin aboie à la lune. La lune lui répond-elle ? non ! Elle brille, imperturbable, dans les hauteurs, reflétant sur la terre la lumière que le soleil lui envoie. Sois placide et serein comme l'astre des nuits, à insulté, à calomnié ! Tu seras toujours semblable à Phébé brillante, resplendissante, mélancoliquement belle, alors que ton insulteur, ton calomniateur demeurera toujours un chien — un roquet ignoble, aboyant à la lune, jaloux de la clarté qui met à nu ses pustules.

Méprise. Toujours. Inaltérablement. Imperturbablement. Et si tu as, de ton côté, pour te défendre contre les chiens, la loi, n'y aie pas recours. N'aie recours à rien. Méprise toujours. Comme il sied à un homme. A un être libre. A une âme supérieure.

Le mépris est le recours des grandes âmes. Il fut le consolateur suprême du grand infortuné Anthero de Quental dont l'esprit élevé se sentait « seul » au milieu de la multitude.

Il fut le guide impérissable d'Ibsen qui, dégoûté de la bête humaine vile et nauséabonde, écrivit l'apophthegme célèbre : « l'homme le plus seul est celui qui est le plus fort ».

O solitude morale — solitude des âmes qui trouvent en elles-mêmes le suc vivifiant qui les anime.

Donc, tu sens dans ton cerveau bouillonnant, la pensée audacieuse et purificatrice : donc l'amour, l'art, l'amitié, le bien du prochain font battre ton cœur enthousiasmé : donc, tu as lutté et travaillé avec désintéressement, avec noblesse, pour la justice et pour la vérité ; donc tu es « quelqu'un » : le porteur d'une conception originale, personnelle de la vie, d'une idée projet et inédite, d'une pensée « à toi » — et il faudrait baisser le regard vers le ver qui se tord à tes pieds dans le désespoir de son impuissance, dans le dépit de sa stupidité, dans la rage de son incapacité mentale.

Non. Mille fois non. Suffis-toi à toi-même. Pense, lutte, travaille. Sois toi-même. Et méprise. Toujours. Imperturbablement. Inaltérablement.

Et que ton mépris soit réel, authentique, naturel, ni feint, ni postiche, ni conventionnel. Qu'il jaillisse « du dedans » de la conscience pure, de ta supériorité mentale et morale.

Car il y a mépris et « mépris ». L'âme, en voyant mises à jour ses ancres inéffaçables, feint de mépriser la critique par impuissance de prouver qu'il n'est pas un âne ; — le menteur, convaincu de mensonge, feint de mépriser qui l'accuse par impossibilité de prouver qu'il est véridique.

Il y a mépris et « mépris ».

L'un est ce sentiment qui naît naturellement de l'âme de l'homme loyal et intelligent, par rapport à l'inferhomme qui le harcèle. L'autre est le désespoir qui naît de l'incapacité de l'inferhomme de montrer qu'il ne l'est pas. — ANGELO JORGE.

CORRESPONDANCE INTERNATIONALE : allemand, anglais, espagnol, espéranto, flamand, hollandais, ido, interlingua, italien, occidental, portugais.

...Fie-toi à ton sentiment ! Mais les sentiments ne sont rien de définitif : rien d'original : derrière les sentiments il y a les jugements et les appréciations qui nous sont transmis sous forme de sentiments : « prédilections, antipathies ». L'inspiration qui découle d'un sentiment est petite-fille d'un jugement erroné et en tout cas pas d'un jugement qui le soit personnel : c'est obéir plus à son grand-père, à sa grand-mère et aux grands-parents de ceux-ci qu'à ce dont tu es en nous : notre Raison et notre Expérience. — F. NIETZSCHE.

OU VA L'HUMANITE

VI. La Nécessité modeleuse de la Tradition.

Nous répondrions difficilement à cette question si la tradition n'était point le produit d'un troisième élément déterminant : la nécessité.

Nous avons vu au début que la tradition se forme dans deux directions différentes : l'une mystique, l'autre pratique. La nécessité devant à son tour influencer largement ces deux directions et en créer une troisième, sorte d'opportunisme permanent modifiant au cours des circonstances le sens mystique de la tradition. C'est ainsi qu'en Egypte la dynastie thinite, peu guerrière au début, s'occupe surtout d'améliorations agricoles et de protections contre les nomades. Mais, n'ayant aucun métal sur son sol, elle est obligée de faire des expéditions au Sinaï pour avoir du cuivre, et en Nubie pour avoir de l'or. Par la suite, la prospérité et la richesse de l'Egypte tentent au long des siècles les nomades envahissants. Et nous voyons les Pharaons obligés, pour assurer leur sécurité, d'entreprendre des guerres impérialistes en Syrie et en Mésopotamie, transformées en protectorat, et servant de rempart contre les peuples envahisseurs.

Même problème pour les peuples chaldéen, sumérien, hittite, mitanien, élamite, cananéen. Quatre mille ans avant notre ère, trois de ces peuples se partagaient la Mésopotamie et, par leurs efforts incessants, avaient fait de cette vallée un éden verdoyant au milieu des déserts arabiques et iraniens. Mais des rivalités les opposent. Un roi sumérien impose sa domination ; puis, c'est le tour du sémite Sargon qui étend son empire jusqu'à la mer Noire, la Méditerranée et la Syrie, et cherche à unifier la religion et les mœurs de toutes les populations de ces territoires. Son règne paraît avoir été avantageux pour ces populations.

Une invasion barbare met fin à cet empire naissant et les Egyptiens sont contraints, pour éviter d'être submergés, d'écraser ces envahisseurs en Syrie.

De nouveau les rois élamites, sumériens et sémites se disputent le pouvoir. Finalement ceux-ci l'emportent et avec Hammourabi la civilisation babylonienne atteint son apogée. Ce roi, d'une valeur exceptionnelle, rétablit l'empire de Sargon, pacifie, organise, administre l'immense croissant syrien et mésopotamien.

C'est alors qu'une marée de peuples venus du Caucase déborde sur ce pays florissant. Hittites, Kassites, Mitaniens, saccagent ces riches vallées et détruisent l'essor de la magnifique civilisation sémitique arrêtée dans son développement. L'Egypte elle-même est menacée et doit lutter pour contenir ce flot de pillards, mais elle est vaincue par les Hyksos qui la gouvernent pendant près d'un siècle. Ces envahisseurs incapables sont chassés à leur tour et les Pharaons étendent leur protectorat sur toute l'Asie antérieure, bien que menacés par les Hittites qui deviennent tout puissants. Enfin l'invasion des peuples de la mer, sous la pression des Achéens, met fin à l'empire hittite, tandis que Phéniciens et Araméens tendent, à leur tour, vers le dernier millénaire, un empire économique en Syrie et en Méditerranée orientale. Les Hébreux parviennent eux aussi à dominer et Salomon unifie ce pays tourmenté. Les Assyriens saccagent encore ces riches contrées, massacrent les prisonniers, rasent les villes, déportent en masse les populations et s'emparent par la terreur de tous ces pays, y compris l'Egypte.

Les Mèdes détruisent l'empire assyrien et fondent une autre puissante civilisation, qu'Alexandre le Grand ruina et que les Césars conquirent à leur tour.

Ces faits rapidement esquissés n'étaient point limités à cette portion de la terre. La Macédoine, la Grèce, la Crète, la Sicile, l'Italie, la Gaule, l'Espagne, l'Afrique, les régions caucasiennes et hindoues ; toutes ces contrées, et bien d'autres encore, étaient soumises à des bouleversements ethniques incessants, à des émigrations massives de peuples conquérants, à des poussées irrésistibles de populations aventureuses et batailleuses.

Or, il faut convenir qu'il n'y a aucune relation de cause à effet entre une tradition pacifique et humaine, capable d'établir une certaine équité dans un certain bien-être, et une avalanche de barbares faméliques, désireux de jouir des avantages de cette tradition. Aucun raisonnement philosophique, aucune démonstration stoïcienne, aucun argument bouddhique n'eût arrêté ces ventres affamés, ces appétits de jouissance déchaînés à l'aspect des vergers fructifiants, des plaines moissonneuses, des cités florissantes. Et si, dans la nuit des siècles, l'hospitalité s'est ancrée dans certaines traditions pour des cas restreints, elle s'est avérée inopérante pour ces invasions massives, qui ruinaient la prospérité et la sécurité des sédentaires.

Une tradition fraternelle et charitable n'eût pas supprimé les hordes surpeuplées, ni rendu giboyeuses les forêts sombres, ni amélioré les steppes inhospitalières et les sables brûlants. Il ne dépendait aucunement des peuples civilisés que les peuples errants ne fondissent soudainement sur leurs cités et détruisissent leurs biens et leurs personnes. La résistance, la lutte était leur seule chance de salut. La tradition fut donc influencée par cette nécessité et la religion ne pouvait l'adoucir, bien au contraire. N'a-t-on pas vu la religion chrétienne, la fameuse religion d'amour, engendrer les persécutions, les massacres, l'inquisition, l'intolérance fanatique et, à l'abri de la croix, essayer une conquête matérielle de l'Occident. L'Islam, derrière son croissant, n'a-t-il pas tenté sa chance, lui aussi, dans son assaut contre les infidèles ?

Lorsque l'intérêt, la nécessité et la religion s'accordent pour former une tradition continue, elle façonne les individus selon une norme morale, qui crée elle-même les notions de bien et de mal ayant une valeur absolue pour eux.

Et cette valeur absolue est telle qu'elle va jusqu'au sacrifice de la vie même des croyants. Un Régulus, libéré sur parole et sous conditions, pour négocier la paix offerte par les Carthaginois aux Romains, dissuade ses concitoyens de faire cette paix et, sachant le sort fatal qui l'attend en cas d'insuccès, retourne à Carthage pour y être supplicié.

Voici le résultat de la tradition.

Elle crée l'esprit scientifique comme elle crée le fanatisme, l'entr'aide aussi bien que la guerre. Née du savoir, de l'ignorance, de la peur et des nécessités, elle a façonné la mentalité humaine de si diverses façons que les hommes ont vécu toutes les formes possibles d'unions sexuelles, de groupements économiques, d'organisations sociales. Seule l'ignorance peut faire dire à quelqu'un : ceci est impossible, cela n'arrivera jamais ; car le possible, la notion du bien et du mal, du vrai et du faux, varient suivant la tradition.

Cette constatation, me dira-t-on, n'est pas très concluante et il est bien difficile d'en déduire une orientation quelconque de l'humanité vers le mieux ou vers un éternel chaos. J'estime au contraire que le vaste spectacle de l'évolution humaine va nous permettre des conclusions d'une certaine valeur. Il s'agit seulement de mettre de l'ordre dans nos constatations, de les classer et d'en tirer un enseignement rationnel.

Une première vérité s'impose : les traditions évoluent, se transforment, se modifient et parfois disparaissent, mais rien, absolument rien n'indique qu'elles cheminent inévitablement, fatalement vers le mieux. Nous avons vu des traditions excellentes remplacées par d'autres, sanguinaires. Nous avons également vu l'égalité et la vie communautaire du clan, de la longue-maison et de la zadruga hongare remplacées par l'inégalité des castes, des classes sociales du patriarcalisme. Nous avons assisté à l'épuisante lutte des cités entre elles, à leur unification par un impérialisme parfois despotique, parfois bienfaisant ; puis à l'écroulement de ces civilisations remplacées par des siècles de barbarie. La conquête romaine accorde par la force les chefs gaulois, divisés et toujours en guerre ; puis s'éclipse de l'histoire, laissant la place à un moyen âge ténébreux qu'une renaissance illumine pour éclairer une aristocratie jouissense et sans générosité, tandis qu'une bourgeoisie rusée la remplace pour vivre aux dépens des éternels crédules des richesses sociales. Les fanatismes changent de nom ; on ne meurt plus pour l'idole, pour le Pharaon, pour Amon-Ra, pour Baal, pour Jéhovah, Zeus ou Jupiter : les fanatiques meurent pour dieu, pour la patrie, pour le roi, pour le tsar, pour le führer, pour la civilisation, pour le progrès, pour l'humanité et ils font également mourir les autres avec eux.

Donc pas d'évolution continue vers le mieux. La cervelle du nazi ne vaut pas mieux que celle du fellah d'il y a six mille ans.

Il faut abandonner l'idée d'une évolution régulière et fatale vers le mieux. Je dirai en passant que cela me plaît davantage et me paraît plus équitable que de savoir que des milliards d'humains auraient souffert pendant des millénaires, auraient été sacrifiés à seule fin que quelques descendants privilégiés pussent jouir béatement des derniers rayons de soleil sur un globe gelé.

J'estime qu'aucune des jouissances à

venir ne compensera l'énormité des souffrances passées, et ne justifiera les tortures subies par les vaincus de la vie.

Donc le passé n'a pas construit, par additions successives de petits progrès, un avenir incessamment amélioré. Chaque étape, chaque civilisation, chaque tradition ne réalise pas nécessairement un pas en avant, un chaînon indispensable d'un progrès continu. L'évolution a été chaotique, sans ordre, sans soucis moraux, sans acquisitions régulières et constantes vers une perfection indéfinie.

Les patients efforts des sédentaires pour créer riches récoltes et toits hospitaliers, les paroles fraternelles des sages et des philosophes, n'ont point empêché la ruine et la misère, la fureur et la cruauté de leur succéder.

Enfin, dira le pessimiste, tout démontre donc qu'il n'y a rien à faire et qu'il faut se désintéresser du progrès. Nous verrons en terminant si nous pouvons admettre ce point de vue. Continuons simplement à mettre de l'ordre dans nos constatations avant de conclure dans un sens ou dans l'autre.

Puisque l'homme a vécu les systèmes les plus opposés, les plus déraisonnables comme les plus sages, il est sensé de supposer qu'il peut aussi bien vivre, et vivre mieux, dans un système avantageux et rationnel que dans un système meurtrier. L'homme n'a pas cherché obstinément la souffrance et le malheur pour le malheur lui-même. Lorsqu'il a recherché la souffrance c'était dans l'espoir d'un plus grand bien. D'où première constatation : par sa nature instinctive, l'homme cherche son bien-être matériel, affectif et intellectuel. Seule la tradition issue de l'ignorance et de la peur peut égarer son jugement, et lui faire choisir des systèmes dangereux pour lui et pour les autres. Or, si la nature instinctive de l'homme varie peu, la tradition peut se transformer profondément et nous savons que le jeune humain commence sa vie sans rien connaître des traditions. C'est un être inadapté, en révolte contre notre morale, que nous lui imprimons de force par l'éducation. Il y a donc là une chance de rupture entre le passé et l'avenir.

Mais, dira-t-on, que lui apprendrons-nous et que pourra-t-il faire de mieux que ce qu'ont fait tous les enfants qui l'ont précédé ? Et nous-mêmes, que pouvons-nous faire contre tous ces faits contradictoires ? — (A suivre) — IXIGREC.

...Le mot « anarchie » comme terme de philosophie politique, ne doit être pris que dans son sens propre, qui n'a rien de commun avec le désordre ou le crime, mais entend un état de société où le gouvernement de l'individu par soi-même est le seul reconnu. Dans ce sens l'anarchie la plus absolue peut être le plus haut degré de perfection concevable, car si tous les hommes spontanément, exerçaient la justice et aimaient la pitié, il est évident que toutes les épées pourraient être avantageusement transformées en charrues, et que disparaîtraient les métiers de juge et de policier. —THOMAS H. HUXLEY.

réalités, vérités

A quelle sauce voulez-vous être mangé ? A la sauce **oui** ou à la sauce **non** ? Entre les deux hésite le bon populo, qui, n'ayant rien à manger, consent à se laisser manger. Solution plus ou moins élégante pour résoudre toutes les crises actuelles que nous vaut la bêtise humaine.

—o—

Quand on voit à quel degré d'abaissement sont tombées certaines filles d'Eve, on ne peut souscrire au mot du père Hugo : « Ah ! n'insultez jamais une femme qui tombe ». Elles ne peuvent guère tomber plus bas. Il n'y a dans leur cervelle rien de bon. Elles déraisonnent à chaque instant. Le sexe faible qui aurait pu exercer sur le sexe fort une salutaire influence, n'a exerré sur ce dernier qu'une influence néfaste. Il a semé la haine et prêché la violence. C'est ce que certains appellent l'émancipation de la femme !

—o—

Notre époque a accouché de ce monstre-asexué : la Femme-Soldat. Que les filles d'Eve ne sont-elles restées tout simplement le « délassement du guerrier », simple métaphore par laquelle Nietzsche leur assurait le rôle de compagne de l'homme qui lutte pour son idéal, et trouve en elle un soutien moral autrement efficace que le soutien que peut lui apporter une adjudante portant un uniforme, avec un calot sur l'oreille !

—o—

Jadis, quand des amoureux s'embrassaient au coin des rues, ou faisaient l'amour dans les bois, les gens honnêtes et bien pensants s'empressaient d'aller prévenir la police. Aujourd'hui, ces mêmes gens contemplent ces spectacles sans s'émouvoir. Cela leur semble tout naturel. Est-ce un progrès ? N'en est-ce pas un ? A chacun de juger selon sa conscience.

—o—

Rien désormais n'est plus caché des charmes secrets de la femme, qui étale ses fesses au soleil ou montre ses cuisses à bicyclette. Il règne dans ce domaine un laisser-aller sans précédent. Les jeunes peuvent s'embrasser dans la rue sans attirer sur eux les foudres de l'autorité. Ce qui faisait jadis bondir d'indignation le vertueux père de famille est toléré par tous. Tant il est vrai qu'il est des accommodements, même avec la morale... du moment que c'est pour procréer pour la « prochaine ».

—o—

La « neutralité armée du penseur solitaire » dont parle Vigny dans **Stello**, est la seule attitude logique pour un individualiste. L'homme libre a contre lui tous les régimes, qu'ils soient de droite ou de gauche. Il est coincé entre les deux. Ils suppriment toute liberté, au nom d'idéologies contraires, qui finissent par se ressembler.

—o—

Méfions-nous des « camarades » dont la poignée de mains est molle et le regard lorve. Il n'y a rien à faire avec eux. Ce sont la plupart du temps des traîtres, prêts à vous poignarder quand vous avez le dos tourné.

—o—

Quand on voit les individus auxquels on a affaire dans la société, on se demande dans quel monde on est tombé. C'est un monde à l'envers, où les sages ont toujours tort et les fous toujours raison. On se heurte à l'incompréhension et à la bêtise. On passe entre trente-six mains, plus malpropres les unes que les autres. Pour trouver un homme, on irait loin. Combien Diogène, avec sa lanterne, en trouverait-il ?

—o—

Tout augmente... sauf la moralité (je n'entends pas ici ce mot au sens bourgeois, qui est l'immoralité même). Plus cette dernière progresse, plus diminuent l'entr'aide, la sociabilité, la liberté, la fraternité, la compréhension mutuelle des êtres, tout ce qui fait le charme et le prix de la vie.

—o—

Il est des gens qui pensent — ou qui ne pensent pas — que par slogans. Donnez à ces gens-là, à défaut de tout autre, une pâture intellectuelle avariée, ils se jetteront dessus voracement, comme sur un os à ronger, ce qui leur permettra de patienter, en attendant des jours meilleurs.

—o—

Ce qui eût suscité autrefois la réprobation universelle, — un crime de droit commun, par exemple — ne provoque aujourd'hui aucune indignation. Supprimer une vie humaine est chose aussi normale que d'occire un poulet ou d'étrangler un lapin.

—o—

« Je n'ai plus la foi, me dit un camarade. Je doute de tout et ne veux plus me sacrifier pour les autres. Ils sont si peu intéressants ». On comprend qu'un militant n'ait plus la foi lorsqu'ayant consacré toute sa vie à une cause qu'il croit juste, il s'aperçoit que seules triomphent les mauvaises causes. On n'a plus la foi, mais on doit continuer cependant d'agir comme si on l'avait, ne serait-ce que pour ne pas décourager les camarades qui ont foi en vous.

—o—

Dans une société future meilleure, si jamais elle se réalise, à une date qu'il n'est pas possible d'indiquer, même approximativement, il fera bon vivre, l'individu ayant renoncé à son égoïsme séculaire. En attendant cet âge d'or, vivons dans le présent en nous rapprochant de ceux qui pensent comme nous, ont les mêmes aspirations et les mêmes besoins. L'amitié est le seul bien qui nous reste au monde lorsque tous les autres biens nous sont ravis.

—o—

La plus belle des victoires est celle que l'individu remporte sur lui-même, sur ses préjugés et sur ses passions. Ce qui ne signifie pas qu'il doive se sacrifier et nuller son moi. Il l'augmente et l'enrichit dans la proportion où il renonce à bêler avec les moutons ou à hurler avec les loups.

—o—

De quel parti es-tu ? demandait un quidam à l'un de nos amis. — Du parti de la justice et de la vérité, répondait-il, voulant dire par là qu'il n'appartenait à aucun parti, chaque parti prononçant ces grands mots en se gardant bien de les mettre en pratique.

—o—

Il faut avoir un rude courage pour s'obstiner à vivre, après tout ce que l'on a vu et entendu. On nage dans la bêtise jusqu'au cou. On en est saturé. Sous ce rapport, point de restrictions. On a beau fermer les yeux et se boucher les oreilles, elle est là qui vous guette à chaque coin de rue. Elle ne vous lâche pas d'une semelle.

LE PROBLEME DE L'AMOUR

A première vue, cela peut paraître étrange, mais il est un fait que la question de l'amour entre les deux sexes — et toutes celles qui y sont connexes — préoccupent beaucoup la mentalité d'une grande partie des hommes et des femmes, même quand des problèmes plus urgents — sinon plus importants — semblaient appeler toute l'attention et réclamer toute l'activité de ceux qui cherchent le moyen de remédier aux maux qui affligent l'humanité.

Tous les jours nous rencontrons des gens qui ploient sous le poids des institutions actuelles ; des gens qui n'ont pas suffisamment à manger ou qui sont à chaque instant menacés de tomber — par manque de travail ou par maladie — dans la misère la plus absolue ; des gens qui ne peuvent élever leurs enfants et les voient périr parce qu'il leur est impossible de leur procurer les soins nécessaires ; des gens à qui sont refusés les avantages et joies de l'art et de la science ; des gens qui se trouvent condamnés à passer leur vie sans être un seul jour maîtres d'eux-mêmes, toujours soumis aux caprices des patrons et des policiers ; des gens qui, par une ironie atroce, n'ont effectivement, ni le droit d'avoir une famille, ni le droit d'aimer et qui n'accepteraient pas cependant les moyens que nous leur proposons pour se soustraire à l'esclavage économique et politique, si nous ne leur expliquions auparavant comment, dans une société libertaire, on satisfera au besoin d'aimer et comment on organisera la famille. Et naturellement, cette préoccupation augmente et fait souvent oublier et déprécier les autres problèmes chez les personnes qui ont résolu pour elles-mêmes celui de la faim, qui peuvent normalement satisfaire les besoins les plus impérieux et vivent dans une ambiance de confort relatif.

L'importance, l'immensité du fait s'explique par le rôle que l'amour joue dans la vie morale et matérielle de l'homme. C'est pour être chez lui, en famille, que l'homme dépense la plus grande et la meilleure partie de sa vie.

Ce fait s'explique encore par la tendance à l'idéal qui enflamme l'esprit humain dès qu'il s'est ouvert à la lumière de la conscience.

Quand l'homme souffre sans se rendre compte de ses souffrances, sans leur chercher un remède et sans se révolter contre elles, il vit de façon animale ; il accepte la vie comme elle vient ou comme on la lui fait. Mais lorsqu'il commence à penser et à s'apercevoir que ses maux ne dépendent pas d'insurmontables fatalités naturelles, mais de causes humaines que les hommes peuvent détruire, il est alors envahi par un besoin de perfection et désire — au moins idéalement — joint d'une société où regnerait l'harmonie absolue et d'où aurait disparu la douleur, complètement et pour toujours.

Cette tendance est très utile lorsqu'elle pousse à marcher de l'avant ; mais elle est déplorable quand elle incite à oublier le réalisable et à rester dans l'état où l'on se trouve parce que, même dans le réalisable on rencontre des défauts et des périls.

***

Or, disons-le dès maintenant, nous n'avons aucune solution pour remédier aux maux qui, pour l'homme, peuvent provenir de l'amour, parce qu'ils ne se peuvent détruire par des réformes sociales, ni même par un changement des mœurs. Ils dépendent des sensations profondes, pour ainsi dire physiologiques de l'homme. Ils ne sont modifiables — s'ils le sont — que par une évolution lente, et d'une manière qui nous ne saurions prévoir.

Nous voulons la liberté ; nous voulons que les hommes et les femmes puissent s'aimer et s'unir librement — sans autre motif que l'amour, sans aucune violence légale, économique ou physiologique ; mais tout en étant l'unique solution que nous puissions et devions offrir, la liberté ne résout pas radicalement le problème, attendu que l'amour, pour être satisfait, nécessite deux libertés qui s'harmonisent ; alors qu'au contraire, dans nombre de cas, elles ne s'harmonisent en rien ; attendu encore que la liberté de faire comme on veut est une phrase sans signification si l'on ne sait pas ce que l'on veut. On a vite fait de dire : « Quand un homme et une femme s'aiment, ils s'unissent ; et quand « ils cessent de s'aimer, ils se quittent ». Mais pour ce principe fût une source sûre et générale de félicité, il serait nécessaire qu'ils s'aimassent et cessassent de s'aimer en même temps. Mais si l'un des deux aime et n'est pas aimé ? Mais si l'un aime encore, alors que son compagnon ne l'aime plus et veut courir à de nouvelles affections ? Et si quelqu'un aime simultanément plusieurs personnes et que celles-ci ne sachent s'adapter à pareille promiscuité ?

« Je suis laid, disait quelqu'un, com- « ment ferais-je si aucune femme ne vou- « lait m'aimer ? » La demande prête à rire, mais elle n'en est pas moins révélatrice de tragédies déchirantes.

Un autre préoccupé du même problème disait : « Aujourd'hui, si je ne trouve « pas d'amour, je l'achète en économi- « sant sur mon pain ».

Comment ferais-je s'il n'y avait plus de femmes à vendre ? Cette question est horrible, mais elle montre le désir qu'il y ait des êtres humains que la faim oblige à se prostituer. C'est terrible, hélas, mais terriblement humain.

Quelques-uns disent que le remède serait l'abolition radicale de la famille, l'abolition de la cohabitation plus ou moins stable, la réduction de l'amour à un simple acte physique, ou mieux sa transformation, avec le coït en plus, en un sentiment semblable à l'amitié qui admet la multiplicité, la variété, la simultanéité des affections. Et les enfants... seraient les enfants de tout le monde.

Mais est-il possible d'abolir la famille ? Est-ce désirable ? Avant tout, remarquons que, nonobstant le régime de pression et de mensonge qui prévalut toujours et prévaut encore dans la famille, elle fut et elle continue à être le plus grand facteur de développement humain, car c'est elle le lieu unique où l'homme se sacrifie normalement pour l'homme, et fait le bien pour le bien, sans désirer

---

—o—

La liberté ? un mot, comme toujours ceux qui en parlent le plus sont ceux qui l'appliquent le moins.

—o—

Pour nous le mot « liberté » ne signifie point esclavage. S'il est un mot qui ne supporte point l'équivoque, c'est bien celui-là.

—o—

Le même peuple qui acclamait tel individu la veille le conspue aujourd'hui. Cela nous donne une idée de la fragilité de ses admirations et du peu de sérieux de ses convictions.

—o—

Aujourd'hui comme hier, on voit la presse préconiser une « course des garçons de café ». On rêverait une course des midinettes ou des garçons coiffeurs. On amuse le populo comme on peut. Pendant ce temps il ne voit pas ce qui se manigance dans les coulisses.

—o—

A en croire certains types, ils ont tout fait, tout lu, tout écrit, tout exploré. Ils ont du génie et sont satisfaits d'eux-mêmes. Or ils n'ont pas le moindre savoir ni la moindre idée. Ce sont des nullités qui vous assomment avec leurs prétentions.

—o—

Poète ! un mot que l'on ne doit point galvauder. Et cependant, en est-il aucun qui fait été autant, soit que des impuissants aient exprimé sous ce nom des mascarades, soit que des mystificateurs s'en soient servi pour épater le bourgeois en en faisant un langage hermétique, accessible seulement à un petit nombre d'initiés ?

—o—

En littérature comme ailleurs, le slogan « Ôte-toi de là que je m'y mette ! » a remplacé l'honnêteté et le talent. Tout confrère est un concurrent qu'il s'agit d'évincer et de faire disparaître.

—o—

Quelle joie, qui n'est comparable à aucune autre, pour l'homme qui a consacré toute sa vie à la défense du beau et du vrai, de s'entendre dire par des inconnus que le hasard lui fait rencontrer : « on vous aime, on vous estime ». Il n'entre dans cette joie aucune espèce de forfanterie. De savoir que l'on a un peu partout des amis connus ou inconnus qui vous lisent et sympathisent avec vos idées, quelle récompense vaut celle-ci ? Il n'en est point de meilleure. — GÉRARD DE LACAZE-DUTHIERS.

d'autre récompense que l'amour de son conjoint et de ses enfants.

Il y a certainement des cas de sacrifices sublimes, de luttes et de martyres affrontés et subis pour le bien de la collectivité entière ; mais ce sont toujours des cas exceptionnels dont l'influence sur le développement de l'instinct social de l'humanité ne se peut comparer à celle plus modestes certes, mais plus constante et plus universelle, du couple qui se dévoue à l'élevage et à l'éducation des enfants.

Mais dit-on, les questions d'intérêt éliminées, tous les hommes deviendraient frères et tous s'aimeraient.

Certes, ils cesseraient de se haïr ; certes, le sentiment de sympathie et de solidarité se développerait fortement ; l'intérêt général des hommes deviendrait un facteur important dans la détermination de la conduite de chacun.

Mais ce n'est pas encore de l'amour. Aimer tout le monde paraît à beaucoup n'aimer personne.

Nous pouvons parfois secourir des misères, mais nous ne pouvons gémir sur toutes, parce que nous aurions à passer la vie dans les pleurs ; et cependant une larme de sympathie est la plus douce consolation pour un cœur qui souffre.

La statistique des décès et des naissances peut nous fournir des données précieuses pour connaître les besoins de la société, mais elle ne dit rien à nos cœurs.

Nous ne pouvons nous attrister pour chaque homme qui meurt, nous ne pouvons tressaillir de joie pour chaque enfant qui naît. Et si nous n'aimions pas quelqu'un plus intensément que les autres, s'il n'existait pas un être pour lequel nous soyons plus spécialement disposé à nous sacrifier, si nous ne connaissions d'autre amour en dehors de l'amour tiède, modéré, presque théorique, que nous pouvons ressentir pour tous, la vie ne serait-elle pas moins riche, moins féconde, moins belle ?

La nature humaine ne resterait-elle pas entravée dans ses plus nobles impulsions ? Ne resterions-nous pas privés des joies les plus senties ? ne serions-nous plus pas plus malheureux ?

***

De plus, l'amour est ce qu'il est.

Lorsque quelqu'un aime fortement, il sent le besoin du contact constant, de la possession exclusive de l'être aimé.

La jalousie, dans la meilleure acception du terme, paraît être et est généralement une seule chose avec l'amour. On peut regretter le fait, mais on ne peut modifier la volonté, pas même la volonté de celui qui souffre.

A notre avis, donc, l'amour est une passion, par elle-même génératrice de tragédies qui, certainement ne se traduiraient pas en actes violents et brutaux si l'homme avait le sentiment du respect dû à la liberté d'autrui ; s'il avait assez d'empire sur lui-même pour comprendre qu'on ne guérit pas un mal en lui en surajoutant un plus grave ; si, enfin, comme elle l'est de nos jours, l'opinion publique ne se montrait pas d'une indulgence maladive pour les soi-disant crimes passionnels. Pourtant, les tragédies de l'amour n'en continueraient pas moins à être très douloureuses.

Tant que les hommes nourriront des sentiments semblables à ceux qu'ils possèdent actuellement — et il ne me semble pas que pour les modifier, suffise une transformation dans le mode économique et politique de la société — l'amour produira, à côté de satisfactions profondes, de profondes douleurs. *Il sera possible de les diminuer ou de les atténuer en éliminant toutes les causes éliminables*, mais non de les détruire complètement.

Mais est-ce une raison pour ne pas accepter nos idées et demeurer figé en l'état actuel ? Ce serait faire comme celui qui voulait aller nu, parce qu'il ne pouvait se vêtir de pelisses coûteuses ; ou qui renonçait au pain parce qu'il ne pouvait manger de perdrix tous les jours ; ou comme ce médecin, lequel, étant donné l'impuissance de la science à guérir toutes les maladies, ne voulait même plus soigner celles qu'il lui était possible de guérir.

Eliminons l'oppression de l'homme sur l'homme, combattons la prétention brutale du mâle de se croire le maître de la femme, combattons les préjugés religieux, sociaux et sexuels ; assurons à tous, hommes, femmes, adultes, enfants, le bien-être et la liberté ; répandons l'instruction, et nous trouverons maintes occasions d'être satisfaits s'il ne reste, sur terre, d'autres maux que ceux que crée l'amour.

Dans tous les cas, les malheureux en amour pourront trouver une revanche [illegible] d'autres plaisirs — tandis qu'aujourd'hui l'amour mélangé d'alcool est l'un[illegible] consolation de la plus grande p[illegible]tie de l'humanité. — ENRICO MALAT[illegible]ESTA.

évolution féminine

Qu'est-ce, au juste, qu'une « femme évoluée » ? Il règne autour de ce vocable une certaine confusion. On désigne couramment ainsi ce type de femme tout en aspect qui affecte des idées larges, qui fume la cigarette avec des grâces étudiées, dont les dix doigts de la main ne suffisent pas à dénombrer les amants, qui lit au besoin et discute.

Tout cela ne vaut pas cher, sans doute. On aime trop, parmi les femmes, le superficiel, le tape à l'œil, le clinquant, la mise en scène. C'est qu'il faut, à tout prix, gagner des points dans ce tournoi qu'est la course à l'homme, ou en mettre plein la vue, ce qui contribue grandement à donner du volume au bonheur du « sexe aimable ». L'ornement, de bon ou mauvais goût, est souvent la pièce essentielle de la personnalité féminine. Et il n'est pas absurde de se demander jusqu'à quel point tout, pour la femme, n'est pas une parure, de la robe à l'esprit cultivé en passant par l'abîme de mystère cher aux poètes qui le remplissent, eux, cet abîme, en brassant de la haute fantaisie à longueur de vers. Chacune se revêt de ce qui est propre à exciter sexuellement ou sentimentalement. C'est la règle du jeu de l'amour. Or, écrire sur les femmes sans faire allusion à l'amour est une gageure !

Je raillerais volontiers l'amour tant ce mot est auréolé de ridicule, de niaiserie ou de soumission lorsqu'on fait du dit amour une sorte de divinité tyrannique. Mais je n'en ai pas le cœur, simplement parce que je suis une femme et que cela sonnerait faux. Bien qu'il soit tentant de donner aux relations entre sexes une face carnavalesque (une clé pour se délivrer de l'état d'envoûtement où nous plonge la recherche de « l'âme sœur »), il n'en reste pas moins prouvé qu'une vie affective ample et profonde, simple et spontanée est un puissant ressort chez la femme. La plupart de ses activités partent de ce pôle et y aboutissent. Son intelligence reste plus ou moins subordonnée à la vie du cœur ou des sens : simple vérité qui touchent aussi bien les femmes qui prient le bon dieu que celles fréquentant des mouvements d'avant-garde. « Que vous dirai-je, mœurs amis qui m'interrogez ? J'aime, donc je crois », avouait la romancière G. Sand en son temps.

Il n'est pas question d'affirmer que la psychologie féminine est d'une moindre qualité. Cependant il faudrait s'entendre et ne pas assimiler une affaire d'émancipation au lancement d'une mode de chapeaux. On ignore trop, parmi les femmes, que c'est par le « dedans » que l'on peut acquérir un atome de valeur personnelle. Or, actuellement, rien n'est plus répandu que les idées émancipatrices en matière de féminisme et rien n'est plus rare qu'une authentique personnalité féminine équilibrée, maîtresse de ses nerfs, joyeuse de vivre.

Les féministes eux-mêmes se mettent de la partie et nous annoncent, à coups d'arguments péremptoires, qu'une ère nouvelle va s'ouvrir, celle de la « femme qui pense », jusqu'alors chaque unité féminine n'étant qu'un paquet d'inconsistance gentiment habillé. Bientôt nous allons voir de « vraies femmes » pousser comme champignons après la pluie d'automne.

Certes, la vie de la femme change : elle n'accomplit plus les mêmes gestes qu'autrefois. Mais on ne sait par quel miracle la vie abrutissante de l'usine ou du bureau pourrait donner plus de sel à une personnalité que la vie étriquée du foyer. En fait, la « femme évoluée » n'a pas d'époque. Parmi les femmes d'hier comme parmi celles de demain, il y a eu et il y aura de la bêtise, de la cupidité, du néant ou de la générosité, de la finesse, de l'ardeur, de la noblesse. Je suis persuadée que, de tout temps, il a existé des femmes exceptionnelles. Nous ne leur tresserons pas de couronnes, car leur génie ne s'est pas condensé sous la forme de créations abstraites, mais s'est libéré, chaud et vivant, chaque jour qu'elles ont vécu, comme si le propre de la mission féminine était d'atténuer la sécheresse du monde. — S. C.

haute école

V

CHEZ LES INTELLECTUELS

Il n'est pas pour qualifier un homme, de plus beau titre que celui d' « intellectuel ».

Quel dommage qu'il soit attribué avec si peu de discernement et, en conséquence, si mal porté !

■

Depuis des temps immémoriaux, on vante la fécondité humaine, quoiqu'elle ait produit à toute époque la misère et la guerre. A présent encore, on ignore ou l'on veut ignorer que, pour chaque nation, croître et multiplier au delà des limites fixées par les produits de son sol, c'est la guerre. La guerre de 1939-1945, après celle de 1914-1918, est une confirmation éclatante de la vérité de cette assertion, mais personne, ou presque, ne semble l'avoir compris. Les hommes d'aujourd'hui persistent dans l'aveuglement des hommes d'hier, avec, à leur tête, la quasi-totalité des intellectuels.

Comme ils font piteuse mine, ces derniers, devant le problème de la guerre et de la paix, — souvent par haine du rationalisme et du matérialisme philosophique !

Un certain nombre d'entre eux ont payé leur tribut de souffrance ou de mort dans cette deuxième grande guerre de surpopulation, mais ils l'ont payé pour tous *les intellectuels. Ce furent en quelque sorte des bons émissaires désignés par le destin. »*

Cependant, un Bergson a pu, en quelques belles pages des Deux Sources de la Morale et de la Religion, *développer le thème : « Laissez faire Vénus, elle vous amènera Mars », — passage sur lequel les bergsoniens font d'ailleurs un silence unanime. Un Paul Valéry a pu dire, dans ses* Regards sur le Monde actuel : *« Il faut rappeler aux nations croissantes qu'il n'y a point d'arbre dans la nature qui, placé dans les meilleures conditions de lumière, de sol et de terrain, puisse s'agrandir et s'élargir indéfiniment ». Mais, avec un ou deux demi-quarterons d'autres peut-être, un Julien Benda par exemple, ce ne sont que des exceptions. Ceux-là ont dit leur mot, incidemment au surplus, pour faire connaître la cause des guerres : l'immense majorité s'est tue, — les uns parce que le sujet est labou : ils ont manqué de courage intellectuel, — les autres parce qu'ils ont été incapables de découvrir cette cause : ce n'étaient pas de vrais intellectuels ; ils n'étaient tels que superficiellement.*

Ils se sont tus, alors qu'il leur eût fallu parler, parler encore, parler toujours de la cause et de sa prévention, enfler la voix afin que l'humanité ne pût pas ne pas entendre. Qui pis est, lorsqu'un penseur indépendant disait ce qu'eux-mêmes auraient dû dire, ils le réprouvaient ou, de préférence, faisaient contre lui la conspiration du silence.

Parmi ces intellectuels, d'aucuns, ceux auxquels je faisais allusion en débutant, n'ont su qu'entrer dans l'action belliciste, ce qui était étranger à leur vocation : ils ont été des hommes ordinaires, engagés dans l'animalisme impulsif, non dans l'intellection. On pourra les plaindre, d'un point de vue sentimental, mais il faut reconnaître que, du point de vue de la justice biologique, ils ont — conjointement avec la masse, qui n'était peut-être pas faite pour comprendre d'emblée, encore qu'il semble bien qu'un bon élève de l'école primaire pourrait résoudre, du moins théoriquement, le problème de la guerre et de la paix — ils ont payé pour leur silence.

■

Ce qu'on appelle « respecter les morts »...

Au lendemain du décès de Paul Valéry, M. François Mauriac, dans le Figaro, *nous disait qu'il avait été de cette à qui la structure de leur esprit rend inconcevable l'idée de « Dieu ». M. Emile Henriot, dans le* Monde, *le qualifiait de « matérialiste idéologue ». Dans les* Nouvelles littéraires, *M. Francis de Miomandre le définissait comme « agnostique intégral », tandis que M. René Lalou voyait en lui « notre anti-Pascal, si méfiant envers les métaphysiciens », et que M. Georges Duhamel, nous donnant en une savoureuse anecdote, la preuve que c'était un antifinaliste utilitaire :*

En somme, Paul Valéry avait tout ce qu'il fallait pour être un athée — et c'en était un effectivement.

Or, les quotidiens nous apprenaient en même temps que, « selon la volonté exprimée par la famille », une cérémonie religieuse avait été célébrée en l'église Saint-Honoré d'Eylau, — pour le repos de son « âme », — une âme immortelle qu'il tenait pour inexistante.

Ainsi s'est renouvelée la mésaventure qui arriva à Le Dantec, l'auteur de L'Athéisme, *faisant escale, au cours de son dernier voyage, à Saint-Pierre de Montrouge.*

L'Eglise est toujours prête à souiller, par ses simagrées grotesques et mensongères, la mémoire du penseur non conformiste.

■

Se désintéresser de ce qu'on fera de leur corps après la tourt et des mômeries dont il sera l'objet, c'est peut-être une manière, pour certains intellectuels rationalistes, de montrer au monde que toutes les choses de « Dieu », de l' « âme » et de l' « au-delà » sont pures fantaisies. « Tout est fini et bien fini, et quelle importance auront les singeries des ratichons autour de mon cercueil ? » se disent-ils.

Ils ne sont pas non plus sans penser qu'existe dans leur entourage quelque traître, du sexe féminin vraisemblablement, qui, soit par superstition, soit pour rester « comme il faut » et « bien pensant » aux yeux du monde, médite de défigurer leur statue dès que la vie aura quitté l'original. Et sans doute préfèrent-ils la satisfaction de ce traître au souvenir qu'ils laisseront d'eux-mêmes.

Pour moi, leur « laissez faire », leur laissez-aller plutôt, a quelque chose de choquant, je ne place, pour formuler cette appréciation, au point de vue de la théosophie, leur œuvre même en est défigurée. Comment prendre au sérieux les assertions de celui qui ne conforme pas sa vie à sa pensée ? Qu'on ne dise pas, dans le cas de l'intellectuel rationaliste : « Il est mort. Il ne pourrait rien, à l'encontre des survivants ». Avant d'être mort, il virait et un testament ou une déclaration faite par-devant notaire ou confiée à une société de libre-pensée aurait suffi pour qu'il demeurât lui-même au-delà de la mort. A quoi bon sculpter sa statue si, une fois achevée, elle doit être mutilée ? Et comment, dans ces conditions, empêcher que l'homme simple, naïf et droit qui a aimé l'œuvre de cet intellectuel ne crache sur sa mémoire un méprisant : « Tartufe ! » ou « Fumiste ! » ?

Hélas, à notre grand regret, tous ces intellectuels, même rationalistes, ne sont pas de parfaits individualistes !

Quant à moi, je veux mourir ma mort comme j'ai vécu ma vie, — à ma façon, non à celle d'autrui. Je veux laisser de moi un souvenir authentique et non la caricature qu'il pourrait plaire à quelque gobe-mouches au hypocrite de mes proches de lui substituer.

MANUEL DEVALDÈS.

---

mon camarade...

JE SUIS COMME TOI, mon camarade,
pris dans l'engrenage de la Misère,
et je compulse à la prise...
et sous mes vêtements usés, limés,
de harmonicrate (ô dérision !) —
je porte un cœur si las, sais-tu,
d'avoir en vain tendu les mains
vers d'inaccessibles chimères...

Je porte un cœur si las, sais-tu,
d'avoir rêvé tant de voyages
SANS JAMAIS PARTIR...

Je suis comme toi, mon camarade,
pris dans l'engrenage de la misère...
et j'ai lutté à ton côté,
pour ma femme et pour mon enfant
contre les forces de haine —
POUR FORGER LA CITE FUTURE...

■

Je porte un cœur si las, sais-tu
d'avoir rêvé — humble — m'instruire
sans en posséder les moyens ;
d'avoir longtemps gratté le sol
pour tirer un maigre pitance,
et d'avoir à compter toujours,
sou par sou,
sans jamais connaître l'aisance !

JE SUIS COMME TOI, MON CAMARADE :
je porte en moi le lourd fardeau
de la souffrance éparse,
de mes élans refrénés,
de mes désirs muselés,
de mes espoirs anéantis...
et mes yeux s'emplissent de larmes,
mon gosier roule des sanglots,
à la pensée des mots que je n'ai pas osés,
des vers que je n'ai pas écrits...
et je tremble d'effroi,
qu'épuisé d'assauts incessants
sur le rocher INDIFFÉRENCE —
mon cœur triste et brisé,
déçu,
devienne injuste et dur —
comme un caillou...

E. R. DUANYER.

...Le mariage et même l'union libre monogamique et monoandrique, avec la pratique, dans le prolétariat comme dans la bourgeoisie, d'abandonner la procréation — et par conséquent les combinaisons d'hérédité — au hasard des rencontres, des convenances sociales et des coïts, ici est sans doute le grand obstacle à l'évolution de l'humanité. L'éviter devrait être la base de la VIRICULTURE... H. L. FOLLIN.

GRUPO LIBERTARIA IDISTA. — Le cours par correspondance de lang. inten. IDO fonctionne en permanence. Pour le suivre ainsi que pour ts renseign. sur la question, écr. en joignant t. p. à C. Papillon, 52, rue Petit, Paris 19e.

A propos de l'abbaye de Thélème

DIALOGUE

A. — Décidément, tu en lieus pour les classiques du seizième siècle ; l'autre jour, tu étais plongé dans la lecture de Montaigne, aujourd'hui, c'est Rabelais qui l'occupe. Je ne te savais pas si féru du père de Gargantua et de Pantagruel.

Z. — J'aime en Rabelais le satirique et j'admire son adresse à énoncer, en riant et bafouant, de dures critiques qui n'auraient pas passé si aisément s'il avait joué au moraliste sévère. D'ailleurs Rabelais savait s'accommoder avec la religion et c'est à l'abri des bulles papales qu'il opérait, si j'ose dire. Le fait est qu'à Rome, il trouva l'amour des lettres, la tolérance et la sécurité qu'il n'aurait pas trouvées dans les pays où triomphait la Réforme. Son ancien correspondant Calvin lui fit le plus grand tort en le désignant comme faisant partie du troupeau des plus incorrigibles libertins, comme on dénommait les libres penseurs en ce temps-là. Ce que justement n'était pas le joyeux curé de Meudon...

A. — Les avis sont partagés. Si Rabelais n'eut pas à se plaindre de la cour papale, on ne saurait oublier que lorsqu'il quitta la France, il allait être décrété d'accusation et emprisonné. A son retour, tu le souviens que la Faculté de Théologie dénonça et censura le » Quart Livre « et défendit de l'exposer et de le vendre. Il fallut qu'un prince de l'Eglise — le cardinal de Châtillon — s'entremit auprès de François Ier et obtint de lui qu'on cessât les poursuites. Et qu'as-tu découvert de nouveau dans l'œuvre de Rabelais ?

Z. — En ce moment, je me délecte en la lecture des chapitres 51 et suivants de Gargantua.

A. — Justement, je ne parviens pas à me rassasier de ce passage que tu connais fort bien : « Toute leur vie estoit employée non » par loix, statuz ou reigles, mais selon » leur vouloir et franc arbitre : se levoient » du lict quand bon leur sembloit, beu- » voient, mangeoient travailloient, dor- » moient quand le desir leur venoit. Nul » ne les esveilloit, nul ne les parforceoit » ny à boyre, ny à manger, ny à chose » aultre quelconques. Aynsi l'avoit estably » Gargantua. En leur reigle n'estoit que « ceste clause : Fay ce que vouldras, parce « que gens liberes, bien nez, bien instruictz « conversans en compaignies honnestes ont « par nature un instinct et aiguillon qui « tousjours les poulse à faictz vertueux et « retire du vice, lequel ilz nommoient hon- « neur. Iceulx, quand par vile subjection « et contrainctz sont deprimez et asserviz, » détourneul la noble affection, par laquel- « le à vertuz franchement tendoient, à dé- « poser et enfraindre ce jong de servitude : « car nous entreprenons toujours choses « deffendues et convoitons ce qui nous est « denié «.

A. — Rabelais se montre ici aussi profond philosophe qu'excellent moraliste, un libre moraliste s'entend. D'ailleurs, l'abbaye de Thélème n'était pas un lieu de débauche ou de relâchement, comme certains ont feint de le croire. L'idée n'en serait jamais venue à notre auteur : « Iamais ne » fusseni veues dames tant propres à tout « acte muliebre, honneste et libere que là » estoint »... » Quand le temps venu es- « toit que aulcun d'icelle abbaye, ou à la » requeste de ses parens ou pour aultres » causes, voulust issir hors, avecque soy il » emmenoit une des dames, celle laquelle » l'auroit prins pour son devot, et estuient » ensemble mariez : et si bien avoient vescu « à Thélème en dévotion et amytié, encore « mieulx la continuoient-ils en mariage, « d'autant se entreaymoient-ils à la fin de « leurs jours comme le premier de « leurs noyces... ». Tout y figure : respect de l'autorité familiale, amour constant... Tu ne m'écoutes plus ?

Z. — Mais si, mais si. Je sais bien qu'on a calomnié Rabelais. On ne lui pardonnait pas de fustiger l'hypocrisie et le fanatisme et l'intolérance qui régnaient en son époque, œuvre qui est le propre de tout moraliste sincère. Or, je pensais à la volonté d'harmonie qui liait si étroitement les Thélémites les uns aux autres. Grâce à cette liberté dont ils jouissaient — et du fait que rien ne contraignait à le faire — ils « en- « troient en louable émulation de faire tout « ce que à un seul voyoient faire. Si quel- « qu'un disoit : beuvons, tous beuvoient. » Si disoit : jouons, tous jouoient. Si di- » soit : allons à l'esbat ès champs, tous y » alloient «. Rabelais s'était donc aperçu que la base de l'entente, de l'harmonie, se trouvait dans la solidarité et la réciprocité. Il est clair qu'au moment où l'un des Thélémites exprimait le désir de boire, de jouer ou de s'ébattre aux champs, les autres n'éprouvaient ou ne sentaient pas le même besoin : cependant, pour ne pas rompre l'harmonie du milieu, les autres consentaient à se sacrifier — relativement, d'ailleurs, puisque le lendemain ou le surlendemain, ce pouvait être leur tour d'exprimer un désir auquel (toujours pour ne pas déranger l'harmonie) leurs compagnons se conformeraient. Quelle belle vie auraient menée les Thélémites si l'abbaye de Thélème avait existé ailleurs que dans l'imagination de son créateur !

A. — Ceci n'est pas tout à fait exact. On sait aujourd'hui que l'idée de l'abbaye de Thélème a été fournie à Rabelais par le château de l'amiral Bonnivet, que construisit l'architecte François Charpentier. Que notre auteur ait amplifié, magnifié, c'est évident, mais ce château est la source où a baigné en premier lieu son imagination. Ceci dit, as-tu remarqué à quelles personnes est réservé le séjour de Thélème ?

Z. — A de nobles » chevalliers «, à des dames de « hault paraige » auxquels a fait don du manoir un non moins » hault seigneur ». Les habitants de l'abbaye sont des lettrés, parfois érudits, des esthètes : ils aiment non seulement la chasse et les jeux, mais aussi les beaux vêtements, les riches atours, les meubles magnifiques, sans oublier la bonne chère, les parfums choisis et rares, l'équitation, la natation, les bains. Ce sont tous gens fortunés et de noble naissance. Rabelais nous fait comprendre par là que pour vivre une existence pareille, il fallait des chevaliers « tant preux » et des dames » tant mignonnes « — bref, des êtres d'exception.

A. — Il ne s'agit pas, en fait, d'êtres d'exception qu'on rencontre dans tous les milieux sociaux, mais d'êtres exceptionnels appartenant à une catégorie sociale bien délimitée : celle des grands seigneurs et des grandes dames. L'Abbaye de Thélème ne se composait pas seulement du merveilleux château que décrit le chapitre 5. Il y avait un grand corps de logis, long d'une demi-lieue, où » demouroient les orfèvres, » lapidaires, brodeurs, tireurs d'or, veluti- » tiers, lapissiers et aultelissiers et là meu- » vroient chacun de son mestier pour les » susdictz religieux et religieuses ». Il y avait aussi » les offices »... « A simple es- taigne. Donc, plusieurs catégories sociales : 1° les gens bien nés qui faisaient ce qu'ils voulaient — 2° le personnel attaché aux dits privilégiés ou employé à leurs amusements (domestiques, maîtres des garde-robes, parfumeurs, restonneurs, estuciers, veneurs et tous autres). — 3° les artisans. Comme il y avait plusieurs classes de logis. Tous pouvaient être de « gentilz compaignons », mais à condition de demeurer chacun à sa place. C'est à dire qu'en ce lieu-milieu subsistait la « condition prolétarienne ». Thélème n'offre rien de commun avec un « milieu libre » où chacun, en âge de travailler, prend à tour de rôle la responsabilité des besognes matérielles, à moins qu'il n'œuvre au dehors. Le fameux » Fay ce que vouldras « n'était qu'à l'usage de privilégiés, par la naissance et le rang social. Voilà ce dont ne se sont pas aperçu certains qui ont dépeint Thélème comme une anticipation sociale, une « colonie « idéale où l'on faisait ce qu'on voulait, chacun et tous. Ainsi, ou seul que Rabelais a fréquenté des gens de haut lignage, de somptueuses demeures : qu'il a traité avec les Du Bellay, les d'Estissac, les De Châtillon, les De Guise, voire avec le roy gentilhomme. Plus tard, revenu de son commerce avec les grands, Rabelais prendra comme héros de ses contes, non plus Gargantua ou Pantagruel, mais Panurge, qu'on peut regarder comme la personnification du peuple qui souffre et aspire au bien-être. — E. ARMAND.

8 février 1944.

Le » fais ce que vouldras « c'est très bien. Mais, socialement parlant, c'est, en somme, la vie de château, la douce oisiveté, le tout basé sur le travail du peuple obscur dont on ne parle pas, comme dans l'antiquité, le libre citoyen grec ne parlait jamais du travail des esclaves qui le nourrissaient. (MAX NETTLAU, *Esbozo de la Historia de las Utopias.*)

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Ci-joint ma participation pour la somme de ..... francs à la souscription de L'UNIQUE et des œuvres de propagande s'y rattachant.

Nom. . . ..

Prénom. . . ..

Adresse. . . ..

.....

Signature. . . ..

...Jamais Diderot ne se plaint d'être pauvre, d'être peuple, d'être méconnu. Là est le principe de son esprit révolutionnaire. Il ne proteste, ni ne conteste. Mais à force de ne pas les voir, il abolit toute présence, toute inégalité. Ni gentilhomme comme Voltaire, ni citoyen comme Rousseau, il est un homme devant la nature, un citoyen du monde, sans patrie et sans lois. — LAURENT TAILHADE. (*Essais*).

Un "Témoin" de la mauvaise naissance

Combien de personnes, en France, connaissent Marius Scalesi ? Bien peu, certainement. Dans sa préface aux *Poèmes d'un Maudit* (Tunis, 1935), recueil de l'œuvre complète de Scalesi, la Société des Ecrivains de l'Afrique du Nord donne quelques détails sur la brève et pitoyable existence de ce poète. D'origine italo-maltaise, il naquit à Tunis le 11 février 1892. Il eut une enfance douloureuse. Atteint de scoliose à l'âge de cinq ans, il fut toute sa vie difforme et débile. Sa famille était dans la plus grande pauvreté et lui-même connut la misère dans toute son horreur. Il dut quitter prématurément l'école primaire pour travailler, malgré son infirmité. Ce n'est que grâce à ses seuls efforts personnels qu'il acquit plus tard la culture dont il fait preuve en ses poèmes. Il exerça divers métiers. Au cours de ses dernières années, il travaillait comme comptable dans des maisons de commerce de Tunis. Il était, en réalité, sans situation fixe et ne mangeait pas toujours à sa faim.

Maints de ses poèmes attestent qu'il souffrit toujours, notamment en matière de relations sexuelles, de son infériorité physique. On devine quelles privations et quelles humiliations il eut à subir. Du point de vue eugéniste, nous le considérons comme un « témoin » de la mauvaise naissance, — un homme qui, du fait d'un hérédité lurée et de la misère économique du milieu familial, connut la douleur durant toute son existence et, par conséquent, n'aurait pas dû naître, n'en déplaise aux barbares et ignorants défenseurs de la thèse que la tare et la maladie sont la source du génie et que le dénuement favorise l'épanouissement de celui-ci.

Il mourut à l'âge de trente ans, le 13 mars 1922, dans un asile de Palerme, emporté par la tuberculose et la folie.

Voici, de l'auteur des *Poèmes d'un Maudit*, deux sonnets dont l'un exprime sa rancœur de mal-né et l'autre la vision de la nature que sa souffrance engendra en son esprit. — M. D.

DIVORCE

Alors que l'âme habite une chair qui lui pèse,
Comment vivre la vie et dompter sa rigueur ?
Une poitrine saine est nécessaire au cœur
Pour battre librement comme un flot qui s'apaise.

Ceux-là qui dans leur sein portent comme une braise
Des aspirations vaines vers le bonheur,
Connaissent seuls le prix de l'existence en fleur
Et des cheveux si fins qu'on dénoue et qu'on baise.

Ces biens offerts à tous m'échappent à jamais.
Pour moi plus de soleil, d'amour, de roses ; mais
Je veux les regarder d'un regard impassible.

Je veux apprendre l'art de laisser sans un cri
Les survenues aigues prendre mon corps pour cible :
Dès ce monde déjà je ne suis qu'un Esprit.

MENSONGE

Tu meus, soleil si cher aux jouvenceaux épris !
Vous meniez, épis d'or, lacs bleus, mers charmeresses,
Parfums des fleurs, fraîcheurs des bois pleins de paresses,
Ramages des pinsons, reflets des colibris.

Vous êtes des appâts amorçant nos esprits.
Les rayons, les couleurs, les odeurs, les caresses
Grisent nos sens naïfs d'illusions traîtresses
Et masquent une embûche où tous nous sommes pris.

Iniques témoins des humaines souffrances,
Vous riez ironiques sur nos désespérances,
Vous êtes la stupeur de l'Homme primitif.

Il chercha d'où venait la féroce imposture
Et, fils pieux, n'osant accuser la nature,
Il inventa la Pomme et le Serpent furtif.

MARIUS SCALESI.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Prière de m'inscrire sur la liste des abonnés de **L'UNIQUE** pour une série de dix fascicules. Ci-joint 50 fr. à cet effet. (Extérieur : 60 fr.).

Nom. . . ..
Prénom. . . ..
Adresse. . . ..
.....
Signature. . . ..

ATTENTION : Adresser toute correspondance à E. ARMAND, cité Saint-Joseph, 22, à ORLEANS (Loiret) ; mais, pour l'envoi des fonds, se servir de *mandats-poste* à insérer dans les enveloppes des lettres plutôt que de mandats-carte.

Renvoyez-nous l'exempl. de L'UNIQUE qui vous est adressé si vous ne voulez pas vous abonner. Notre tirage forcément restreint ne nous permet pas de gaspiller nos fascicules.

entre nous

—o—

Le quatrième fascicule de « l'Unique » — le dernier — nous est revenu à 10.000 et quelques cents francs.

Je suis personnellement étonné de ne pas recevoir de nouvelles de plusieurs abonnés de l'ex-EN DEHORS, en plus grand nombre que je l'aurais imaginé. Est-ce trop demander que de les prier de nous retourner les fascicules qu'ils ont reçu depuis le nº 1, puisque l'Unique ne paraît pas les intéresser ? Il ne coûte rien de remettre au facteur qui vous les apporte, les périodiques que vous recevez et auxquels vous ne désirez pas vous abonner ou de les déposer au bureau de poste le plus proche. Il suffit que la bande les recouvrant demeure intacte.

D'autre part, qu'est le dérangement occasionné par l'envoi d'un mandat si on le compare à la peine que nécessitent la rédaction de « l'Unique », son administration, la confection des bandes, la correction des épreuves, la mise en pages, etc ? Camarade négligent ou retardataire, as-tu pensé à tout cela ? — E. A.

—o—

NOS DISPARUS : Lucien Maginot, de l'Isle-en-Bigault ; Jean Mermet, d'Oyonnax ; Henri Soury, de Vallerie ; Louis Rucher, de Gold Lake (Canada).

l'AMOUR VÉRITABLE

Qu'est-ce que l'amour véritable ? — Est-ce de ne baiser qu'une seule bouche ?

Est-ce de se reposer sur un sein unique ? De ne soupirer que pour une seule caresse ?

Est-ce d'occuper dans une seule âme la place d'une idole ?

Est-ce de posséder, de détenir un cœur humain pour soi, tout seul, à part ?

Est-ce là l'amour véritable ? Peut-être, mais pas pour moi, cependant.

L'amour véritable, profond, me paraît être ceci : c'est d'être réellement en amour, ce que je parais : c'est qu'on puisse toujours faire fond sur moi quand même les années passeraient.

Telle une baie sûre où nos différentes amours pourraient à l'ancre reposer en paix, certaines d'un amour correspondant qui persistera.

C'est de dire la vérité simple, tendrement. — est-ce que l'amour pourrait décevoir la souffrance d'une femme ?

C'est de sur montrer toujours franc et ouvert pour les cœurs que j'affectionne.

Celle, quoique celles que j'aimerai puissent en aimer d'autres que moi.

Bien qu'elles puissent baiser d'autres lèvres que les miennes ;

Quand même leur amour pour moi n'occuperait pas la première place, mon amour pour elles n'en doit pas être amoindri.

Les objets qu'aiment celles que j'aime provoquent ma sympathie la plus vive.

Si elles ne changent pas à mon égard, pourquoi le ferais-je ? Et lorsque dans un élan d'amour elles m'appelleront, je répondrai : Me voici.

L'amour véritable, le libre et vaste amour, c'est de pouvoir compter sur la vertu de l'amour. — J. WILLIAM LLOYD.

Centre "L'UNIQUE" (Les Amis d'E. Armand)

(réunions privées le dernier lundi du mois à 20 heures, au local habituel, Café du Bel Air, angle Avenue du Maine et place Bienvenue. Métro Bienvenue).

Lundi 26 novembre : « La philosophie de Jean de La Fontaine », par Ixigrec.

Lundi 31 décembre : « Où en sommes-nous ? », par E. Armand.

Lundi 28 janvier : « Les poètes et le combat », par Marius Brubach.

Ceux de nos amis désireux de s'entretenir avec E. Armand, de régler abonnements, etc., le trouveront à la même adresse : le samedi précédant la réunion, de 15 h. à 17 h., le lundi jour de la réunion dès 14 h. 30, le mardi de 12 h. à 14 h.

Le dimanche, veille du jour de la réunion, balade dans la banlieue parisienne (Durant l'été et si le temps le permet) ou échange de vues entre camarades de « l'Unique », etc. (Le lieu de rendez-vous est indiqué dans la réunion du lundi).

Dépôt et Réassortiment région parisienne : A. COOLS, à l'Imprimerie, av. Ledru-Rollin, 46, Le Perreux (Autobus 120, Pont de Mulhouse. — Ch. de f. gare de l'Est, station Nogent). Téléph. : Tremblay 16-61. 9 à 12 h., 14 h. 30 à 18 h.

On trouve aussi « l'Unique » : à la librairie du Mouvement Libertaire, 145, quai de Valmy, Paris X, gare Saint-Lazare, kiosque cour de Rome, à côté de l'épicerie Terminus.

—o—

Sur demande, envoyons liste des livres, collections et brochures dont nous disposons encore.

l'imprimé, la scène, l'écran

—o—

GUY A. ALFRED : Why Jesus Wept. — Socialism and Parliament — Dogmas discarded. — Pioneers of Anti-Parliamentarism. — Historical and Traditional Christianity. — Studies in Communism. — Letters to the Editor. — The Rebel and his Disciples. — Richard Carlile, agitator, his life and Times. — The devil's chaplain. — Communism. A call to Manhood. — Peace now and for ever. (The Strickland Press, Glasgow).

WALTER STRICKLAND : The March of Homicide. — JHON T. FLYNN : The Truth about Pearl Harbour. — C. W. BROOK : Carlile and the Surgeons. — RICHARD CARLILE : Jail Journal, etc. — DUKE OF BEDFORD : The Financiers'Little Game. Conscientious Objectors. Total Disarmament. — LÉO TOLSTOY : The Way to Peace. (The Strickland Press. Glasgow.)

DIDERICH LUND : Resistance in Norway (War Resisters' International).

Introduction à la philosophie Cosmique (Société Cosmique).

JEAN SOUVENANCE : Médaillons. Notes sur Espé de Metz (1870-1937), L. Barbedette (1890-1943). — En quelques pages, fournissant l'essentiel, notre ami Jean Souvenance évoque le souvenir de deux braves gens, dont l'activité se déversa dans des canaux différents, mais qui resteront jusqu'à la fin animés par l'idéal le plus désintéressé. (Ed. de l'auteur, « Ar Peuch », Tertre Anbé. St-Brieuc, 20 fr.). — E. A.

Ne pas oublier de joindre un timbre à toute lettre exigeant réponse.

la parole donnée

On ne peut nulle part éviter une certaine limitation de la liberté, car on n'est pas libre de s'affranchir de tout.
(MAX STIRNER).

Que sont la parole donnée, la promesse, sinon la réalisation de ce « garantisme » dont j'ai longuement parlé dans l'Initiation Individualiste (§ 202 et suivants) et sur lequel il convient de revenir. Ces pages datent de 1922. Voyons s'il n'y a pas lieu de les modifier, à la lueur d'acquis nouveaux. En général, non. L'individualiste à notre façon, lorsqu'il tente une expérience, cherche à mettre tous les atouts de son côté, afin d'en assurer la réussite, c'est-à-dire qu'il s'efforce de *se garantir* contre les aléas qui pourraient nuire au succès de son entreprise. Quelle que soit cette expérience, quelle que soit la sphère en laquelle elle se poursuive, il entend la faire *durer*, autrement dit la mener jusqu'au bout et lui faire rendre tout ce qu'elle est susceptible de donner. Nous demeurons donc d'accord avec l'exposé de l'Initiation. Cette expérience, il peut la poursuivre soit seul, soit associé. Cela dépend du but envisagé. S'il s'associe, il ne saurait raisonnablement la commencer sans la garantie qu'il pourra la continuer, sans avoir à redouter un échec dû aux manquements de son ou de ses associés. De là cette assurance que constituent la promesse faite, la parole donnée, l'engagement pris, la clause du contrat conclu, par quoi chaque co-associé devient un co-assureur. Bien entendu, il s'agit de fidélité aux obligations de pactes souscrits volontairement sans aucune pression *archiste* ou immixtion *du dehors*, QU'ON LE NOTE BIEN.

Il est bien entendu que lorsque je parle de pacte ou de contrat, je n'entends pas un engagement écrit, mais la promesse verbale, explicite, faite d'être à être, le serment énoncé sans officier ministériel ni enregistrement d'aucune sorte, la parole qui lie l'individu qui l'a donnée, parce qu'il l'a donnée, sans plus.

Je reconnais qu'en certains cas, et pour des desseins nettement *spécifiés*, il peut être nécessaire de consigner par écrit les clauses contractuelles.

***

Un camarade jouissant d'une longue expérience me faisait observer, il y a quelques temps, que ce qui l'avait fait le plus souffrir, au cours de ses relations avec de pseudo-camarades, c'est le manquement à leurs promesses, leur insouci de la parole donnée. Je faisais remarquer à ce camarade, qui connaît parfaitement la question, que l'une des caractéristiques de l'individualiste tel que nous le concevons, c'est qu'il est fidèle à sa parole. Ce n'est pas seulement là une question de dignité personnelle, c'est un acte de loyauté vis-à-vis de celui qui a eu confiance en lui. Il s'agit après tout d'une simple et pure application du principe de la réciprocité. Deux ou plusieurs de « nos » individualistes se réunissent, souscrivent un accord : chacun d'eux sait qu'il peut compter sur l'autre ou les autres pour tout ce que cet accord comporte d'engagements — est-il rien de plus normal ? Evidemment, avant de conclure cet accord, chacun des co-contractants s'est demandé s'il était en mesure d'en réaliser la teneur. Il a réfléchi, il ne s'est pas engagé à la légère. Possédant la pleine maîtrise de soi — c'est à cela que « notre » individualiste se reconnaît — il a soupesé les difficultés qu'il pourrait rencontrer au cours de l'accomplissement du pacte : s'il le conclut, c'est qu'il se sent capable de résister aux obstacles qui pourraient surgir, que ce soit sous la forme de tentations intérieures ou d'influences extérieures. Sûr de lui, il n'admet pas que les circonstances ébranlent la confiance que son ou ses camarades ont mise en lui. Chose promise, chose due, il ne sort pas de là. Il accepte d'avance que s'il a mal présumé de sa volonté de remplir ses obligations, il en supporte les conséquences, pour désagréables qu'elles s'avèrent. Si ces conséquences se montrent vraiment trop lourdes à supporter, il s'en expliquera franchement avec son ou ses co-contractants, qui pourront le décharger de telle ou telle partie de l'exécution des clauses de l'accord, mais tout cela sans oublier la souffrance ou la déception que peut produire, chez celui ou ceux qui s'étaient liés à lui, son imprévision, son manque de volonté, etc. « Notre » individualiste sait sur quelles bases reposent ses relations avec ceux qui, librement, ont eu foi en lui : pas de liberté sans responsabilité, sans que soient envisagées les conséquences lointaines de l'exercice de cette liberté. Mieux vaut, *dès l'abord*, s'abstenir, que de passer un contrat dont on se sent incapable de supporter les désagréments. Mieux vaut le sacrifice, librement accepté, que la mise de son ou ses co-associés dans l'embarras, la gêne ou la peine.

***

Je n'ignore pas que dans le milieu social ambiant, où les caractères sont si rares, on envisage à la légère les pactes non écrits, non paraphés, non couchés sur papier timbré. Et que, même légalement enregistrés, on tâche de tout mettre en œuvre pour se soustraire aux conséquences désagréables qu'ils impliquent. Or, l'individualiste « à notre façon », en ne se dérobant pas à celles-ci, en réagissant contre cette facilité de manquement aux engagements librement souscrits, origine de tant de troubles et d'amertume, donne un exemple

qui vaut bien toutes les propagandes théoriques.

***

Le point de vue de notre regretté ami Benj. R. Tucker est bien connu. Il regardait, lui, toutes les obligations comme sociales, non comme morales, à condition qu'elles aient été assumées consciemment et volontairement, et exactement spécifiées. « Si un homme passe un accord » avec d'autres hommes, ces derniers peu- » vent se coaliser pour l'obliger à exécu- » ter cet accord (*to hold him to his agree- » ment*) ». Une association volontaire de co-contractants individuels serait en droit d'exiger l'accomplissement de tous règlements souscrits par les parties contractantes — en l'espèce dans les limites du territoire ou des parties de territoire amenés dans l'association par les parties contractantes en tant qu'occupants du dit territoire (sans que les non-contractants aient aucun droit de pénétrer ou demeurer dans ce territoire, sauf aux conditions édictées par l'association).

Ceci s'applique évidemment aux associations agraires comme « aux colonies » ou autres milieux de vie en commun.

« Je n'ai aucun doute sur le droit que » possède un individu quelconque d'exi- » ger, même par la force (*even by force*) » l'accomplissement d'une promesse qui » lui a été faite, lorsque cette promesse » ne comporte pas empiètement sur un » tiers... » « Je ne considère pas toujours » comme sage de rompre une promesse » insensée (*foolish promise*) »... Au contraire « je juge l'accomplissement d'une » promesse tellement importante (*such » an important matter*) que c'est seule- » ment dans les cas d'urgence les plus » extrêmes que j'approuve leur violation ». (1)

Ailleurs, Tucker fait remarquer que manquer à sa promesse, c'est empiéter sur la liberté de son co-contractant. En effet, celui-ci, ayant eu foi en la parole de son partenaire, s'est abstenu — durant tout le temps qu'il s'est trouvé dans cet état de confiance — de rechercher un co-contractant autre. Il a donc renoncé à sa liberté d'action sous ce rapport, se considérant comme lié par la promesse qui lui avait été faite. Si celle-ci lui fait défaut au moment opportun, ne se trouve-t-il pas dans la situation d'un malheureux dont mains et pieds ont été enchaînés pendant une période au cours de laquelle, comptant sur la bonne foi de son co-associé, il a fait fi de toutes sortes d'offres d'association autres ?

***

Si la promesse est faite pour un temps et un objet déterminés, son action cesse naturellement dès que le temps fixé est expiré et l'objet atteint. Son effet peut se prolonger cependant par tacite reconduction. Si aucun temps n'a été fixé pour la cessation de la promesse, ses effets ne cessent que par la disparition des co-contractants. Si nous nous élevons ici contre la rupture unilatérale (ou par *imposition* d'un seul) de la promesse, de l'accord ou du pacte, c'est parce qu'elle est *archiste* en son essence, qu'elle laisse le champ libre à l'arbitraire, au caprice, à l'impulsivité, à l'étourderie. En fait, la promesse ne cesse d'être valable que lorsqu'elle est arrivée à expiration, ou qu'celui ou ceux à qui elle a été faite en dégagent celui ou ceux qui l'ont faite.

***

Nombre de nos amis, bien intentionnés cependant, tout en admettant que la promesse lie celui ou ceux qui l'ont faite, font une exception dès qu'il s'agit du domaine sentimental, et, écrivons-le carrément, de la sphère des relations sentimentalo-sexuelles. A les entendre, tout ce qui touche à cette branche de l'activité organique semble être étranger à l'organisme, constituer un on ne sait quoi d'extra-humain, d'extra-individuel. Tout cela, comme si les sentiments n'étaient pas, comme les phénomènes cérébraux ou tous autres, des produits du fonctionnement personnel, soumis à la discipline de l'auto-éducation, de la volonté et de la bonne volonté du producteur. « Notre » individualiste s'élève contre cette façon de voir, d'abord parce qu'elle est en désaccord avec nos connaissances, ensuite parce qu'elle nie tout rôle à la responsabilité, autorisant toutes sortes de parjures et d'actes malpropres, engendrant toutes sortes de douleurs et de séparations évitables. Nous dirons donc que dans le domaine sentimentalo-sexuel — en ce qui concerne l'individualisme tel que nous le concevons — qu'il s'agisse de réalisations unicistes ou pluralistes, la promesse a la même valeur que pour toute autre branche de l'activité de l'*ego*, et a autant de raisons d'être tenue. La responsabilité qu'entraîne tout contrat en matière sentimentalo-sexuelle n'est pas moindre que celle qu'implique tout pacte ou accord conclu à des fins autres. On ne sait que trop les regrets, les désirs de représailles, de vengeance que l'évasion des responsabilités crée, en ce domaine, chez ceux qui se sentent lésés d'une façon ou d'une autre. Et, à moins que les mots aient perdu leur sens, on ne saurait raisonnablement admettre, au point de vue sentimental, que la souffrance soit l'aboutissant de la camaraderie ou de l'amitié.

Quand il s'agit d'individualistes comme nous les concevons, ces questions ne se posent même pas. Tous ceux qui ont conclu le contrat ou l'accord savent fort bien que celui ou ceux qui demandent à être délivrés de leur promesse le font, parce qu'autrement, ils risqueraient de se trouver dans une situation périlleuse ou dangereuse, et non pas parce qu'ils se trouvent sous l'empire d'une influence extérieure (intervention ou apparition d'un tiers, gain matériel, et ainsi de suite). D'ailleurs ceux des « nôtres » qui sollicitent d'être délivrés de leur promesse ne le font pas sans s'être inquiétés auparavant de compenser leur retraite par la présentation d'une équivalence véritable, quel que soit le souci ou la peine que leur coûte la recherche et la découverte de cette compensation. Et l'on sait que cette thèse nous est chère.

Enfin, le cas de force majeure — emprisonnement, maladie, absence forcée — peut suspendre les obligations qui découlent de la promesse, étant entendu que, dès le retour à la normale, le contrat ou l'accord reprend son plein effet.

Il est bon de le répéter : quand il s'agit d' « uniques » tels que nous les concevons, la rupture du contrat ou de l'accord ne se comprend que par *consentement mutuel*. L'essentiel est que cette rupture, librement acceptée par toutes les parties en cause, ne contredise en rien le principe de la camaraderie, tel que nous l'avons toujours exposé : « Assurance volontai- » re que souscrivent entre eux les indi- » vidualistes pour s'épargner toute souf- » france inutile ou évitable ».

On ne peut empêcher quiconque de rompre un contrat, un accord, un pacte, de se délier d'une promesse, de faire fi d'un serment, de s'insoucier de la recherche et de la découverte d'une équivalence compensant le dommage, la privation ou la perte, conséquence de la rupture. Mais, dans ce cas, le rupteur serait mal venu de régimber contre les réactions de celui ou ceux que son action lèse, prive, diminue, infériorise ou accable.

Cela d'autant plus que parallèlement aux réactions de ses victimes, le parjure, le rupteur unilatéral, risque, dans un milieu, composé d' « uniques » pour de bon, d'être mis à l'écart. Dans toute « association d'égoïstes » où on prend au sérieux la réciprocité, la solidarité, le garantisme, le contrat — dès lors que proposés et acceptés volontairement — la camaraderie en un mot, de telles personnes sont forcément éliminées, le tort fait à l'un devenant le tort fait à tous.

***

Si on ne veut pas être astreint aux obligations découlant de la promesse, qu'on ne s'engage pas. Qu'on reste solitaire et qu'on réalise ses expériences par ses propres moyens, à ses propres risques et périls, sans s'associer, sans réclamer quoi que ce soit à qui que ce soit. On saura alors à quoi s'en tenir, à qui on a affaire, et chacun agira en conséquence.

E. Armand

(1) Benj. R. Tucker : **Instead of a Book.**

en relisant Stirner

II

Or, n'est-ce pas au fond contre cette idée de la spiritualisation de l'Ego que Stirner bataille avec le plus de force. — Lorsque par exemple V. Basch, dans sa magnifique étude sur Stirner nous dit : (4).

« Si l'on veut comprendre *Stirner* et » *l'Unique*, il faut avant tout se situer » dans la période où il fut écrit, et consi- » dérer avant tout *l'Unique* comme *l'An-* » *ti-Hegel.* »

Mais Hegel n'est-il pas avant tout le philosophe d'un monde où tout se réduit en idée, en pensée pure ?

Lorsque V. Basch nous dit encore : Il semble qu'à certains moments, Stirner soit pris à son tour de cette « marotte » qu'il reproche aussi véhémentement à ses adversaires, c'est inexact. Lorsque Stirner nous répète inlassablement et avec une abondance de preuves, qui risquerait de devenir fastidieuse, si elle n'était que trop réelle, que toute l'Histoire de l'Humanité a toujours tendu à nous prouver que nous étions « esprit avant d'être matière » et que c'est celui-ci qui doit constamment dominer celle-là, il est bien dans le vrai. — L'Histoire des Religions atteste qu'elles furent toujours un attentat permanent contre la conscience humaine en perpétuel devenir.

Stirner au contraire considère l'individu comme une monade, c'est-à-dire comme un être essentiellement clos, n'ayant avec ses semblables que des rapports de circonstances.

Sa monadologie ne connait ni monades inférieures, ni monades supérieures, ni monades directrices, ni monades servantes, et encore moins de monade centrale, ainsi que nous le verrons plus tard chez un autre individualiste Ch. Renouvier (5).

Toutes sont égales et les besoins, qu'ils soient d'ordre spirituel ou matériel, doivent être satisfaits dans les mêmes conditions.

Par ailleurs je voudrais dissiper une erreur d'interprétation qui paraît s'être glissée dans l'esprit de certains de nos camarades. S'ils connaissent assez bien en général la partie purement négative de la doctrine de Stirner, la plus importante d'ailleurs je le reconnais, bien peu se sont assimilés la partie constructive, qui de ce fait leur est moins familière.

Or, il y a dans *l'Unique* pour reprendre une expression de G. Palante, qui d'ailleurs s'applique à un autre écrivain, mais peut également s'appliquer à Stirner (6) — deux dialectiques : une dialectique ascendante et une dialectique descendante.

Une dialectique ascendante d'abord, où s'emparant de l'individu s'efforce par tous les moyens de le dégager de l'énorme réseau de toutes sortes de « fantômes » : éducation, famille, religion, patrie, morale, Etat, humanité, idéaux qui l'enserrent de toutes parts, l'étouffent, l'empêchent de vivre.

Puis une fois parvenu au sommet de cette libération, et l'individu étant placé seul et nu devant sa destinée, Stirner se pose la question de savoir comment lui, étant donné d'une part son tempérament individualiste, et d'autre part le fait que les besoins de sa nature l'obligent à vivre en Société, comment va-t-il faire pour s'intégrer au milieu social en y laissant le moins possible de sa personnalité ? Et c'est alors que, par une dialectique descendante, Stirner nous conduit des sommets de l'Individualisme pur, jusqu'à l'Individualisme associationiste et à « l'Association des Egoïstes ».

Je n'insisterai pas sur l'associationisme tant de fois développé dans les colonnes de « l'en-dehors », et je me bornerai à rappeler seulement que les associations prévues par Stirner peuvent s'appliquer à toutes les activités sociales et durer depuis quelques minutes jusqu'à une vie tout entière.

Je voudrais seulement dissiper un préjugé tenace qui tend à représenter les individualistes à notre manière comme des êtres essentiellement instables, n'obéissant qu'aux seules lois de leurs nombreuses fantaisies. Rien n'est plus faux. Et l'on nous fait remarquer que la vie en société, pour assurer la permanence dans l'effort, exige en premier lieu la stabilité.

Sans compter qu'une Société ne sera jamais constituée uniquement par des individualistes, je ne vois pas ce qui empêcherait un individualiste, fût-il « *stirnérien cent pour cent* », d'appartenir toute sa vie durant aux mêmes associations si celles-ci lui apportent bien-être, liberté et lui assurent la sauvegarde de ses intérêts (ou de ses affections) les plus chers.

Sans compter que cela n'empêche nullement les expériences à tendances communautaires ou autres de se développer conjointement et dans le même temps.

Je sais bien que par ailleurs on nous propose la solution collective, entendez par là la solution révolutionnaire et l'instauration d'un régime communautaire qui serait susceptible de nous assurer les mêmes avantages.

Sans compter que la chose est loin d'être certaine, la loi du milieu, de tous les milieux, consistant avant tout à résorber l'individu en vertu de la loi bien connue, dite d'intégration sociale. En outre, d'autres aléas se présentent.

Car ceux-là même qui ont toujours fait fond sur le potentiel révolutionnaire de la classe ouvrière doivent avoir, je suppose, à l'heure actuelle, quelque sujet de méditation.

Il semble en effet qu'au moment même où la Révolution devrait logiquement cesser d'être le rêve de quelques illuminés pour devenir une nécessité historique, il semble, dis-je, que jamais le potentiel révolutionnaire de cette classe n'a été aussi bas.

A ceux qui seraient tentés de s'en étonner je répondrai par le rappel à un vieux principe de Philosophie libertaire : La Révolution est avant tout fille de la misère : et l'on ne fait malheureusement pas la Révolution avec des cerveaux : mais avec des ventres et qui, pis est, avec des ventres vides ».

Pleins ou vides, deux ventres, comme le disait mon vieil ami P. Eslaque, n'ont pas la même façon de penser.

C'est d'ailleurs ce qui fait qu'en général les Révolutions réussissent si mal. Car une fois les besoins immédiats satisfaits, le peuple s'en retourne à ses jeux, laissant à ses nouveaux maîtres le soin de régler le nouveau statut social. L'avenir des révolutions a toujours appartenu au groupe ou parti qui le premier a su s'en emparer.

On nous parle aussi de faire la révolution avec des cadres purement libertaires. Erreur encore, car alors ou bien ces cadres seront débordés et submergés par les éléments non libertaires, ou bien ils s'imposeront et, dans ce cas comme dans l'autre, nous retournerons à l'autorité, quel que soit le vocable sous lequel on la camouflera : « période transitoire » par exemple.

D'autres parlent de faire la Révolution dans l'abondance eu égard aux progrès du machinisme, je n'y crois guère, car cette abondance, peut-être ne la connaîtrons-nous jamais, le malthusianisme économique pratiqué par les classes dirigeantes étant fait pour l'empêcher de voir le jour.

Nous en avons la preuve présentement où, à côté de pays détruisant leur propre production, d'autres pays meurent lentement de faim ou sont réduits à un état de pauvrisme très avancé.

Fatidique réminiscence, je me souviens encore qu'il y a quelque vingt ans, j'écrivais à une bonne camarade de nos milieux que je trouvais l'anarchisme d'après guerre infesté de marxisme.

Et cette bonne camarade de me répondre : « Non, c'est le marxisme qui ne parvient pas à se débarrasser de l'anarchie ». Eh bien, n'en déplaise à cette camarade, si toutefois ces lignes lui tombent sous les yeux à vingt années d'intervalle je n'ai pas changé d'avis. J'estime toujours, en effet, quant à moi, que donner la prédominance aux questions purement économiques, c'est avant tout faire du Marxisme plus que de l'Anarchie. Pour mon compte personnel, en tant qu'individualiste et libertaire, mon premier postulat est avant tout un postulat de liberté. C'est ma liberté qui conditionne mon économie et non mon économie qui détermine ma liberté.

Au moment de clore mon article, je termine la lecture d'un livre de M. G. Bastide Professeur de Philosophie Sociale à la Faculté de Lettres de Toulouse (7).

D'après M. G. Bastide, si la Grèce avait réalisé son unité barbare, jamais ce que Renan a appelé le « miracle grec » n'aurait été possible. En d'autres termes, et ici c'est moi qui conclus, c'est l'apport d'éléments hétérogènes, parfois même étrangers à la Grèce, qui a donné naissance à cette merveilleuse floraison d'écoles philosophiques, dont Han Ryner fut l'Unique représentant de nos jours, laquelle à vingt siècles d'intervalle, fait encore l'enchantement des penseurs, et est cause que la pensée moderne reste baignée de sa lumière.

Ce qui prouve une fois de plus, que

---

(4) V. Basch. — **L'Individualisme Anarchiste** : Max Stirner,

(5) Ch. Renouvier : **Nouvelle Monadologie.**

(6) G. Palante : **Le Bovarysme.**

(7) G. Bastide : **Le Moment Historique de Socrate.**

c'est la multiplicité et non l'unicité qui crée les grandes civilisations.

***

Parvenu au terme de cette étude, il nous faut conclure que Stirner, parce qu'il a poussé la libération de l'individu jusqu'aux plus extrêmes limites du possible, reste pour nous le seul authentique an-archiste.

« Après avoir détruit tout ce qui est susceptible d'empêcher le libre développement de l'Ego » — c'est donc sur ce terrain que le grand négateur tend la main par dessus les ans aux libertaires d'aujourd'hui, quelle que soit la nuance dont ils se réclament.

Puissent-ils seulement se souvenir qu'il ne saurait y avoir de libération collective totale sans une libération individuelle préalable réelle. Sinon dans la totalité, du moins dans la grande masse des individus. La libération totale n'étant que la somme des libérations individuelles.

Seule une libération effectuée dans ce sens prendra une tournure nettement libertaire.

Et tout le reste n'est que littérature.

Toulouse, juillet 1945. J. P. SIEURAC.

.....

...Me laisserais-je éternellement ballotter par les sophismes des mieux-disants, dont je ne suis pas même sûr que les opinions qu'ils prônent, et qu'ils ont tant d'ardeur à faire adopter aux autres, suivent les leurs à eux-mêmes... (J. J. ROUSSEAU, *Rêveries d'un promeneur solitaire*)

Don Juan

Je ne suis pas jaloux de tes succès. Je ne t'envie pas, Don Juan,
Car nous n'appartenons pas au même monde. Tu es un conquérant, toi,
un chasseur. Je ne suis, moi, qu'un pacifiste et la guerre me fait horreur.
Créer de la souffrance t'indifère, alors que mon idéal, à moi,
est celui d'une humanité d'où la douleur aura été bannie sous toutes ses formes.
Il n'y a donc rien de commun entre toi et moi, et nous ne pouvons être
ni Amis ni Camarades !

Je sais bien que, dans ton genre, tu es une façon d'artiste,
mais au fond, soit dit entre nous, ton art est fait de vilenie et de dissimulation ;
tu portes beau, tu es courageux à tes heures, mais tout t'est bon pour arriver à
[tes fins.
Certes, tu sais te situer comme pas un sur le plan de la proie que tu convoites.
Tu joues à l'amant éternel ou tu t'avères hussard sans vergogne, selon les cas ;
tu jures fidélité, tu promets le mariage ; tu revêts le froc, si besoin est.
Les serments te coûtent si peu !

Tu ne sais pas aimer, Don Juan. La femme n'est pour toi qu'un gibier,
une bête qu'on traque, qu'il faut réduire à merci ; de la chair à conquête ;
tu allumes des incendies ; tu entasses, tu accumules des ruines.
Insensible, tu abandonnes tes victimes pantelantes et se tordant de désespoir.
La femme n'est pour toi qu'une expérience de plaisir passager.
Tu ne sais rien de la richesse sentimentale que recèle son cœur,
Rien de sa capacité de dévouement !

Je n'ignore pas que tu es un satisfait. Comme l'est l'homme de guerre
arrachant la capitulation d'une forteresse, tel le chasseur, tout fier
d'avoir abattu à ses pieds un volatile récalcitrant.
Mais qu'en est-il de la femme, dont la finesse et la perspicacité en défaut,
se laisse prendre à ton extérieur avantageux, à tes belles paroles, à ton inflam-
[mabilité ?
Son manque de jugement ou sa frivolité fait que nous ne saurions la choisir
Ni pour Amie ni pour Camarade !

20 octobre 1942. E. ARMAND.

du haut de mon mirador

—o—

J'écris ces lignes en rattrapant évoquer, à la Radio, l'exécution des 27 otages de Chartrettes — 27 innocents. Et je songe à tous les otages fusillés, à tous les déportés morts en exil, à tous les torturés, à tous les massacrés, à tous les suppliciés, à tous ceux que, depuis que les sociétés humaines existent, les guerres ont détruits, ruinés, annihilés — les innocents comme les coupables — à toutes les victimes de la violence organisée et de la violence inorganisée, à toutes les victimes de l'universelle barbarie. Et je songe encore que nous vivons à l'âge de la désintégration de l'atome, c'est-à-dire à la veille peut-être du plus grand triomphe que la démence meurtrière et infrante de l'humanité puisse se targuer de remporter. Et tout ceci considéré, combien m'apparaissent sottes et mesquines et les polémiques de personnes et les querelles partisanes !

■

D'un hebdomadaire d'outre-Manche, j'extrais la lettre suivante :

« *...Je ne pense pas que c'est uniquement par l'activité des partis, des ligues, des alliances, des mouvements qu'on pourra réformer le monde. Je crois que c'est de l'exemple individuel que surgira un monde meilleur. Tout individu qui fait régner l'ordre dans sa propre maison et vit en paix avec ses proches voisins, accomplit quelque chose de constructif en faveur de la paix universelle. Son vie elle-même constitue une propagande et un exemple puissants pour la cause de la paix et des réformes sociales...* JOHN ROLLEY (*Nouvelle Zélande*). »

Est-ce que cela ne vaut pas tous les programmes électoraux les plus aguichants ? Et quelle propagande rivaliserait avec celle préconisée par John Rolley, si chacun voulait réellement la mettre en pratique ?

■

Sur dix mille catholiques que renfermait Nagasaki, la ville japonaise où se trouvait le plus de catholiques, 9.000 ont été anéantis par la bombe atomique qui a dévasté cette armée cité ! Décidément les voies du Seigneur sont bien impénétrables.

■

Dans diverses régions du Mexique, la population d'origine européenne souffre d'une étonnante maladie, provoquée selon l'avis des savants par le manque de vitamines. Robert Harris, spécialiste des questions alimentaires, qui fait partie de l'« Institute of Technology » à Cambridge, invité par le gouvernement mexicain à étudier le problème, ne tarda pas à constater que les Indiens qui habitent la même région que les Blancs se portent très bien. Mais ils ont l'habitude d'ajouter à leur nourriture certaines herbes sèches qui, comme on put le constater après de multiples recherches, contrairent justement les vitamines qui manquaient à la nourriture de la population. Les Indiens, eux, n'avaient pas besoin de savants spécialistes pour conserver leur santé.

■

Deux objecteurs de conscience anarchistes sont amenés devant un tribunal londonien. L'un, Godfrey B. Mun déclare ce qui suit :

« *Je suis anarchiste et je vous crois assez intelligents pour comprendre qu'un anarchiste n'est pas quelqu'un essayant d'imposer ses idées aux autres avec des bombes... Vous voudrez bien admettre que je ne reconnais pas votre autorité pour me décider à faire ce que je dois faire et si votre jugement n'est pas conforme à mon désir, on s'apercevra que ma déférence apparente pour votre autorité n'est qu'apparente. Si je suis obligé de me soumettre à une façon de me conduire que je désapprouve — et je pourrais le faire sous l'empire d'une contrainte très forte — je puis vous assurer que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir, et cela aussitôt que possible, pour faire regretter à ceux qui ont usé de force à mon égard, d'avoir agi ainsi, et cela en faisant connaître mes idées à tous ceux avec lesquels je viendrai en contact et en les persuadant de se rebeller contre l'autorité* ».

L'autre, Ralph P. Mills déclare, à son tour, qu'en 1938, il a présenté au congrès annuel de son syndicat une résolution prévoyant une grève générale contre la guerre « On dit, ajoute-t-il, que cette guerre se « livre pour la liberté. La liberté, pour moi, « c'est le droit de faire selon mon désir, à « condition que cela ne porte pas préjudice « au droit égal d'autrui d'en faire autant. « Je dénie à l'Etat le droit de limiter ma « liberté en me forçant à m'enrôler dans une « guerre à laquelle je suis opposé et je « me refuse à devenir un assassin en uni- « forme aux ordres de l'Etat. »

Les juges anglais ont jugé authentique et fondée leur objection de conscience au service militaire combattant et non combattant. Ils les ont par suite relaxés de toute poursuite. (Juin 1940). ■

On a célébré le 26 juillet dernier le 70me Anniversaire de la naissance du Dr C. G. Jung, qui fut d'abord un disciple enthousiaste de Freud, ce qui lui attira l'inimitié

de certains cercles officiels. Plus tard Jung et Freud se séparèrent au sujet du complexe d'Œdipe que Freud interprétait de façon positive alors que Jung l'envisageait de façon symbolique. D'ailleurs, Jung était trop mystique pour pouvoir s'entendre avec Freud, irreligieux et matérialiste. L'ouvrage intitulé « Métamorphoses et symboles de la Libido » a, entre autres, rendu Jung célèbre. Ce savant a voyagé en Amérique, en Afrique, aux Indes. ■

Le Peuple *de Bruxelles* (n° du 24 *août* 1945) *publie une information datée d'Oxford, d'où il appert qu'à la conférence des hommes d'églises* (churchmen) *modernes, on a déclaré « nécessaires dans la vie sociale et familiale la pratique des méthodes du birth control ». Le révérend J. Hinto vicaire de Westburg, a réclamé qu'on établisse « un plan eugénique basé sur le contrôle des naissances » et que l'église « se prononce et pense plus ouvertement » à ce sujet, pour arriver à maintenir un standard de vie plus élevé en limitant le nombre des enfants.*

■

Il paraît qu'à 80 mètres d'un point de la côte du Pondoland, dans l'Afrique du Sud, gît, enseveli dans les sables de l'Océan, un voilier qui fit naufrage en 1782, en provenance de Ceylan. Dans les flancs de ce bâtiment se trouvent 19 caisses de pierres précieuses, 200 lingots d'or, 1450 lingots d'argent et plusieurs millions de monnaies diverses. La légende ajoute qu'ils renferment également des paons empaillés sertis de diamants et un trône d'or massif, pillé à Delhi, dans l'Inde.

Bien des tentatives ont été faites pour récupérer ce trésor. Un tunnel fut même creusé sous le lit de l'Océan et parvint à quelques pieds de l'épave, mais l'eau s'engouffra dans le tunnel et, faute de fonds, il fallut renoncer à l'entreprise. Un Anglais, ingénieur en chef du service civil, qui élaborait depuis quatre ans un plan destiné à rejoindre les débris du précieux navire, s'est décidé à renouveler l'aventure et à réussir coûte que coûte.

Un fait de course au poghon, en voilà une de taille. ■

Le dernier numéro de The War Resister *(été 1945) contient de nombreuses nouvelles des résistants à la guerre, objecteurs de conscience, etc., à travers l'Europe. Nous y trouvons mention de noms bien connus. L'Internationale des Résistants à la guerre songe défin à l'organisation de congrès régionaux simultanés en janvier et février 1946.*

■

La guerre n'a pas empêché les colonies ou communautés coopératives juives — les kibbutzim — de Palestine de persévérer et même de prospérer. Elles fonctionnent sans chefs, sans directeurs, bien que leurs constitutions soient variables et si elles élisent des secrétaires ou présidents, c'est pour régler leurs rapports avec les Anglais, qui ne comprennent pas qu'un groupement puisse se passer de « leader ». Il existe aussi des colonies où la terre est possédée individuellement, et non collectivement et qui croissent en nombre. La question mérite qu'on y revienne. — QUI CÉ.

...Si nous vêtions nos soldats de blouses de bouchers, les yeux de l'humanité s'ouvriraient et discerneraient le véritable caractère d'une glorieuse guerre... WILLIAM HENRI CHANNING.

VARIÉTÉS

Bababec et les Fakirs

Pendant que j'étais dans la ville de Bénarès, sur le rivage du Gange, ancienne patrie des brachmanes, je tâchais de m'instruire. J'entendais passablement l'indien, j'écoutais beaucoup, et remarquais tout. J'étais logé chez mon correspondant Omri ; c'était le plus digne homme que j'aie jamais connu. Il était de la religion des brahmins ; j'ai l'honneur d'être musulman : jamais nous n'avons eu une parole plus haute que l'autre au sujet de Mahomet et de Brama. Nous faisions nos ablutions chacun de notre côté ; nous buvions de la même limonade, nous mangions du même riz, comme deux frères.

Un jour, nous allâmes ensemble à la pagode de Gavani : nous y vîmes plusieurs bandes de fakirs, dont les uns étaient des janguis, c'est-à-dire des fakirs contemplants, et les autres des disciples des anciens gymnosophistes, qui menaient une vie active. Ils ont, comme on sait, une langue savante, qui est celle des plus anciens brachmanes, et dans cette langue un livre qu'ils appellent le Veidam : c'est assurément le plus ancien livre de toute l'Asie, sans en excepter le Zend-Avesta.

Je passai devant un fakir qui lisait ce livre. « Ah ! malheureux infidèle, s'écria-« t-il ; tu m'as fait perdre le nombre des « voyelles que je comptais ; et de cette « affaire-là, mon âme passera dans le « corps d'un lièvre au lieu d'aller dans « celui d'un perroquet, comme j'avais « tout lieu de m'en flatter ». Je lui donnai une roupie pour le consoler. A quelques pas de là, ayant eu le malheur d'énerver, le bruit que je fis réveilla un fakir qui était en extase. « Où suis-je ? » dit-il ; quelle horrible chute ! Je ne » vois plus le bout de mon nez ; la lu-« mière céleste est disparue (1). — Si je » suis cause, lui dis-je, que vous voyez « enfin plus loin que le bout de votre « nez, voilà une roupie pour réparer le « mal que j'ai fait ; reprenez votre lu-« mière céleste ».

M'étant ainsi tiré d'affaire discrètement, je passai aux autres gymnosophistes : il y en eut plusieurs qui m'apportèrent de petits clous fort jolis, pour m'enfoncer dans les bras et dans les cuisses en l'honneur de Brama ; j'achetai leurs clous, dont j'ai fait clouer mes tapis ; d'autres dansaient sur les mains, d'autres voltigeaient sur la corde lâche, d'autres allaient toujours à cloche-pied ; il y en avait qui portaient des chaînes, d'autres un bât, quelques-uns avaient leurs têtes dans un boisseau : au demeurant, les meilleures gens du monde. Mon ami Omri me mena dans la cellule d'un des plus fameux : il s'appelait Bababec ; il était nu comme un singe, et avait au cou une grosse chaîne qui pesait plus de soixante livres : il était assis sur une chaise de bois proprement garnie de petites pointes de clous qui lui entraient dans les fesses, et on aurait cru qu'il était sur un lit de satin : beaucoup de femmes venaient le consulter ; il était l'oracle des familles, et on peut dire qu'il jouissait d'une très grande réputation ; je fus témoin du long entretien qu'Omri eut avec lui. « Croyez-vous, lui dit-il, mon père, « que, après avoir passé par l'épreuve de « sept métempsychoses, je puisse parve-» nir à la demeure de Brama ? — C'est « selon, dit le fakir ; comment vivez-» vous ? — Je tâche, dit Omri, d'être bon » citoyen, bon mari, bon père, bon ami ; » je prête de l'argent sans intérêt aux » riches dans l'occasion, j'en donne aux » pauvres, j'entretiens la paix parmi mes » voisins. — Vous mettez-vous quelque-» fois des clous dans le cul ? demanda » le brahmin. — Jamais, mon révérend » père. — J'en suis fâché, répliqua le fa-» kir, nous n'irez certainement que dans » le dix-neuvième ciel, et c'est dommage. » — Comment ! dit Omri, cela est fort » honnête : je suis très content de mon » lot : que m'importe du dix-neuvième ou » du vingtième, pourvu que je fasse mon » devoir dans mon pèlerinage, et que je » sois bien reçu au dernier gîte ? N'est-« ce pas assez d'être honnête homme dans » ce pays-ci, et d'être ensuite heureux au » pays de Brama ? Dans quel ciel pré-« tendez-vous donc aller, vous, M. Baba-» bec, avec vos clous et vos chaînes ? — » Dans le trente-cinquième, dit Bababec. » — Je vous trouve plaisant, répliqua » Omri, de prétendre être logé plus haut » que moi : ce ne peut être assurément » que l'effet d'une excessive ambition : » vous condamnez ceux qui recherchent » les honneurs dans cette vie, pourquoi » en voulez-vous de si grands dans l'au-» tre ? et sur quoi d'ailleurs prétendez-» vous être mieux traité que moi ? Sa-» chez que je donne plus en aumônes en » dix jours que ne vous coûtent en dix » ans tous les clous que vous vous en-» foncez dans le derrière ; Brama a bien » affaire que vous passiez la journée tout » nu, avec une chaîne au cou ! vous ren-» dez là un beau service à la patrie ! Je » fais cent fois plus de cas d'un homme » qui sème des légumes ou qui plante » des arbres, que de tous vos camarades » qui regardent le bout de leur nez, ou » qui portent un bât par excès de no-» blesse d'âme ».

Ayant parlé ainsi, Omri se radoucit, le caressa, le persuada, l'engagea enfin à laisser là ses clous et sa chaîne, et à venir chez lui mener une vie honnête. On le décrassa, on le frotta d'essences parfumées, on l'habilla décemment ; il vécut quinze jours d'une manière fort sage, et avoua qu'il était cent fois plus heureux qu'auparavant : mais il perdait son crédit dans le peuple : les femmes ne venaient plus le consulter : il quitta Omri et reprit ses clous pour avoir de la considération. — VOLTAIRE.

(1) Quand les fakirs veulent voir la lumière céleste, ce qui est très commun parmi eux, ils tournent les yeux vers le bout de leur nez.

POSSIBILITÉS

Chaque humain devrait se connaître,
agir... en toute conscience être,
vivre sa vie sans dieu ni maître
fier, digne et dans le bien-être.

O. DUGAUROY.

les Précurseurs

l'individualisme présocratique

Lorsque Socrate dit : » Connais-toi toi-même » il exprime sa préoccupation : celle de l'étude de l'homme en commençant par soi-même. Pour que Socrate ait pu dire cela, il a fallu que toute une série de poètes et de penseurs le précèdent. Car si Socrate est le sommet, il ne représente point le début de l'homme libre osant s'affirmer, soit, en tant qu'individu. Aussi cet article sera-t-il consacré à nombre de poètes et de penseurs plus ou moins connus. La grande époque mythologique narrée par Homère ne saurait nous intéresser ici ; par contre nous parlerons de l'époque qui s'étend entre Homère et Socrate. Et si les historiens de la philosophie ou de la pensée grecque commencent leur histoire, traditionnellement, par Thalès et les philosophes ioniens (vi^e siècle avant notre ère) nous nous intéresserons logiquement à un certain nombre de poètes antérieurs à ces philosophes, ou contemporains, car maints de ces poètes sont bien supérieurs à ces philosophes par leur tenue morale et individualiste. Le ve siècle est finalement une période de transformation extrêmement curieuse, et la citation suivante prise dans l'*Encyclopaedia of the Social Sciences*, (New-York 1932, vol. 7), ne peut que susciter notre curiosité, malgré le parti pris qui s'en dégage. — (L'Encyclopédie en question est d'inspiration bourgeoise et marxiste). » Le » ve siècle marqua en Grèce une grande dé» sagrégation des traditions, tel l'indivi» dualisme des temps modernes, surtout » à cause des découvertes scientifiques. » Pendant la guerre du Péloponèse (431» 404) exista un individualisme aigu ton» chant de près à l'égoïsme. Cet esprit » se retrouva aussi chez Socrate et il » fut repris après lui par les Cyniques. » Moins favorable apparaît cet esprit chez » les Sophistes à la fin du ve siècle... C'est » de ce temps que l'individualisme com» mence à dater, même dans l'acceptation moderne du mot. La question écono» mique est à peu près négligée, mais cette » tendance concerne surtout le côté politi» que, théorique-philosophique. C'est de» puis cette époque qu'existent les proto» types modernes des théories individua» listes qui veulent s'organiser en dehors » de l'Etat ».

Pour intéressante que soit cette citation, il y a une réserve à faire : les Sophistes ne sont pas ce que l'on veut toujours nous faire croire ! S'ils sont en quelque sorte la bête noire de la » philosophie officielle », nous nous efforcerons, nous, de démontrer que ce n'est qu'à Platon, le socialiste d'Etat, et à ses émules, que nous devons la vilenie dont furent accablés les Sophistes. Et Socrate lui-même fut-il autre chose qu'un sophiste ?

***

En étudiant les sources de l'antiquité grecque, on se rend facilement compte que ce sont les poètes qui devancent de beaucoup les prosateurs et les penseurs. Les aèdes chantèrent les exploits des héros, des groupes et des peuples ; la tradition est purement orale : ils restent tous anonymes et dans l'ombre ; ce n'est que dans le courant du vi^e siècle que l'effort collectif change peu à peu. La critique personnelle entre en jeu, des poètes connus nominalement surgissent. Le jour où le poète inconnu s'appliqua à délaisser le cadre des récits funèbres ou familiers qu'il accompagnait au son de sa flûte et où il donnait libre accès à ses pensées, ce jour-là, la poésie personnelle était née !

Un de ces premiers poètes est Hésiode de Béotie. On pense qu'il florissait au milieu du viie siècle. Nous ne connaissons rien de sa vie, sinon par son œuvre poétique : » Ce sont elles qui, un jour, appri» rent à Hésiode un beau chant, alors » qu'il paissait ses agneaux au pied du » divin Hélicon et voici les premiers mots » qu'elles m'adressèrent... ».

Nous trouvons pour la première fois — abstraction faite de toute production poétique conçue par d'autres poètes et perdue à jamais — un poète sachant introduire le moi dans son récit. Il » aussi une conception très nette d'une justice individuelle, il conjure les dieux de punir les méchants, il se méfie d'eux parce qu'il a été frustré un jour injustement : » Je veux aujourd'hui cesser » d'être juste, et moi et mon fils : il est » mauvais d'être juste, si l'injuste doit » avoir les faveurs de la justice ! »... » Mais j'ai peine encore à croire que telles » choses soient ratifiées par le prudent » Zeus ». Il se raconnoise donc finalement avec les dieux.

Théognis de Mégare (fin du vi^e siècle) sut s'exprimer autrement ; il était issu d'une famille noble, et toujours en lutte avec la masse qui le fit d'ailleurs exiler. Ce chevalier errant, étant convaincu de sa supériorité, affiche son dédain dans de nombreux vers : » Ce sont là tes vers » de Théognis de Mégare, illustre parmi » les hommes, dira chacun ».

» ...O Kyrnos, j'imprime mon cachet sur » ces vers, fruits de mon art : si quel» qu'un me les vole, on le saura, et per» sonne ne pourra changer le meilleur » contre le pire, mais chacun dira : voi» ci des vers de Théognis le Mégarien... »

» ...Je ne comprends rien aux senti» ments de nos concitoyens. Que je fasse » le mal ou le bien, je ne saurais leur » plaire. Beaucoup me blâment, tant mau» vais que bons ; mais de ces gens qui » n'ont pas ta sagesse, nul n'est capa» ble de m'imiter. »

Mais Théognis est aussi un révolté et il doute des dieux publiquement, ce qui explique en partie la haine que lui voua le peuple — nous verrons encore que tous ceux qui vivaient à l'écart de la société devenaient odieux à celle-ci. » O Zeus vé» néré, tu me remplis d'étonnement. » Quoi ! tu es le souverain du monde, » riche d'honneur et de puissance ; tu » connais à merveille l'esprit, le cœur de » chaque homme ; ton pouvoir, ô roi, est » suprême. Comment donc alors, fils de » Kyrnos, ta pensée consent-elle à mettre » sur la même ligne les méchants et les » bons, ceux dont l'âme se tourne vers » la justice et ceux qui, obéissant à l'iniquité, se livrent à la violence ?... Et » cependant la fortune de ceux-ci est sta» ble ; tandis que les bons, les amis de la » justice, qui ont tenu haut leur cœur » et fui le mal : ta pauvreté, mère des » souffrances, les atteint et les saisit !... »

Pour ses amis il trouve des mots séduisants, qui lui viennent du cœur : » Je » veux un ami qui ne le soit pas seule» ment en paroles, mais en fait, qui » s'empresse de m'aider à la fois et de » son bras et de sa bourse, qui ne me » charme pas seulement à table par ses » discours, mais me montre encore par » ses actes, ce qu'il est capable de faire » pour moi ».

» ...Il faut que l'homme de bien s'ap» plique à tenir ferme, jusqu'à la fin, » pour son ami. »

» Castor, Pollux, vous qui habitez dans » la divine Lacédémone, près des mer» veilleuses ondes de l'Eurotas, si jà» mais je médite contre un ami une mé» chante action, qu'elle retombe sur moi, » et, si lui-même veut me faire du mal, » qu'il lui en arrive deux fois autant ».

» L'ami que tu possèdes, ne le laisse » pas là pour en chercher un autre, te » fiant aux paroles des méchants. »

» Je n'ai jamais manqué à un ami, à » un compagnon fidèle ; je n'ai rien de » servile en l'âme. »

En matière sexuelle, il ne montre guère de scrupule ou d'hésitation. Aussi son amour reste-t-il tout à fait dans la ligne de la conception grecque de son temps. Un grand nombre de vers en témoignent. Dans la plupart des éditions, ils sont supprimés parce que trop licencieux. Son penchant pour l'amitié masculine doit être considéré sous cet angle.

» Mes amants me trahissent et ne me » veulent rien accorder en présence des » hommes ; mais moi, voici de quoi je » m'avise : je sors le soir et rentre le ma» tin, aux cris des coqs qui s'éveillent. »

Voici encore un choix de poèmes de ce poète qui traîna sa misère à travers la Grèce, l'âme généreuse et dure, haïssant la tyrannie, fier hors-la-loi, fustigé par la vie, mais qui est aussi un grand pessimiste et un tourmenté passionné.

» Il faut chercher sans relâche, sur la » terre, sur le large dos de la mer, ce » qui peut, Kyrnos, nous dégager des liens » pénibles de la pauvreté. »

» Le plus beau, c'est le plus juste ; » rien de meilleur que de bien se por» ter ; de plus agréable que de possé» der ce qu'on aime. »

» Ah ! méchante pauvreté, pourquoi » tardes-tu à me quitter pour en atti- » rer un autre ? »

» Aie l'art de caresser ton ennemi ; » mais quand il sera sous ta main, puni- » le, sans chercher de prétexte. »

» En toutes mes actions tu me trou- » veras semblable à l'or qui a passé par » le creuset dont le frottement de la pier- » re de touche fait briller le rouge éclat, » à la surface duquel ne s'attachent point » les noires taches de la rouille, cet or » toujours pur et dans sa fleur. »

» Je ne te repousse pas de ma table ; » je ne t'y convie pas non plus. Tu es » fâcheux quand tu es présent, et, quand » tu es absent, tu deviens mon ami. »

» Puissent la paix et la richesse ré- » gner dans cette ville, afin que je goûte » avec d'autres la joie des festins ! Je » ne suis point un amant de la guerre. »

» Ne prête pas trop l'oreille à l'appel » éclatant du héraut ; nous n'avons point » à combattre pour notre patrie. »

» Déraisonnables et insensés, ceux qui » pleurent les morts et ne pleurent pas » la fleur de leur jeunesse, qui, bientôt, » disparaît. »

» Le tyran qui dévore le peuple, fais » tout pour le renverser ; les dieux ne » s'en indigneront pas. » — JOANE.

SEXUALISME et AMOUR

Chacun sa pierre. Me sera-t-il permis d'apporter la mienne, car cette question intéresse tout le monde ; et non pas seulement le monde des partis d'avant-garde, mais le monde de tous les moutons. Et sans exceptions, ou presque. Parce que les civilisations de tous les temps et de tous les pays ont voulu réglementer — ou plutôt entraver — un besoin naturel et fort. Fort au point qu'on peut se demander s'il n'est pas le pivot de toute la création. J'imagine en moi-même que les dirigeants — religieux ou philosophes — qui n'ont pas toujours forcément été des imbéciles — ont eu le dessein, conscient ou non, d'éloigner la surpopulation du globe. Ils auraient donc eu raison de mettre un frein. Mais les dirigés non plus n'ont pas tort de vouloir se dégager, car il est évident que toute créature tend à la liberté. Seulement, chacun veut être libre pour soi, se dégager, et laisser autrui dans les rets, l'y maintenir, et ce, par la force des opinions courantes sous le rapport de ce qu'on appelle les mœurs. D'où le chaos, les hypocrisies, les façades et la vie réelle, les drames, les crimes. Et les polémiques littéraires qui tâchent d'œuvrer pour une vie meilleure.

Mais la question n'est pas simple. Car, chacun, dans ces questions, » parle son » langage, qui est à peu près impénétra- » ble pour les autres ». Et à la complexité des individus se mêle la complexité des situations. D'ailleurs si une règle pouvait rallier tous les esprits, elle serait forcément inopérante puisqu'elle serait une règle et entraverait à nouveau la liberté.

—o—

Oui, en ce qui concerne la démolition des hommages rendus à la chasteté ;

Oui, pour le combat contre la jalousie-puissance, la jalousie-méchanceté : la jalousie-vengeance, dénigrement, esprit-mage ; la jalousie-criminelle.

Mais je comprends l'Amour avec un grand A, l'amour oiseau bleu, l'amour » petit pompier » et » petit bourgeois » — et même grand pompier et grand bourgeois, l'Amour avec un grand casque et en grand lralala — vêtu d'or et d'azur pour les fêtes du cœur. Et de celui-là, il n'est peut-être pas possible d'exclure complètement la jalousie. L'esprit éclairé la repoussera — il en connaîtra la souffrance, s'il connaît l'Amour.

Or, il faut distinguer entre l'Amour et les rapports sexuels.

Trop souvent, comme on les comprend vulgairement, la » pluralité », la » camaraderie amoureuse », même alors que ces relations sont empreintes de la plus grande ferveur, tout cela ce n'est que l'amour physique — celui qui

» ne fait rien passer de l'âme
» dans l'embrassement... »

celui qui n'exalte pas, qui ne fait pas souffrir, mais qui ne donne pas la joie, la vraie joie !

On peut chercher » l'âme sœur » toute sa vie ; — mais on peut aussi la rencontrer et rien n'est si merveilleux. C'est la lumière ; c'est l'embrasement d'un feu d'artifice ; c'est la sensation profonde d'un bonheur immense, infini, qui vous donne la force de supporter toutes les misères inhérentes à la nature humaine.

Cet amour-là se suffit à lui-même ; il n'a besoin ni de la bénédiction nuptiale — ni de la cohabitation.

Et ce qui fait souvent des polémiques concernant les rapports sexuels une tour de Babel, c'est que l'on confond — ou l'on mêle — ce qui concerne le mariage ou la cohabitation avec l'Amour.

Ce sont des choses si différentes qu'elles sont le plus souvent opposées.

Les idées d'émancipation sexuelle sont des idées larges, généreuses, humaines : mais chacun de nous, en les faisant passer dans le creuset de sa propre individualité, lui donne des modalités différentes. — PERVENCHE.

LETTRE des PAYS-BAS

Haarlem, 10 octobre 1945.

Cher camarade,

...Dans l'espoir que cela intéressera les lecteurs de » l'Unique » et vous-même (puisque vous avez séjourné aux Pays-Bas), voici quelques nouvelles sur ce qui se passe chez nous. La situation, à vrai dire, est assez confuse. Durant l'occupation allemande, tous les mouvements politiques et idéologiques, de l'extrême-droite à l'extrême-gauche, ont coopéré dans la résistance à la terreur nazie, qui n'a jamais été aussi terrible qu'au cours de l'hiver dernier. L'héroïsme et la solidarité ont joué à plein. Beaucoup de nos amis ont été déportés en Allemagne où ils ont été assassinés. Parmi les camarades que notre mouvement a perdus, se trouvent Jo de Haas, anarchisant depuis une trentaine d'années, fusillé quelques semaines avant la libération, et Henk Kikkhoom, qui n'est pas un inconnu pour vous, assassiné tragiquement le 11 mai de cette année-ci, dans un camp de concentration allemand ; arrêté il y a quatre ans, à cause de sa propagande anti-nazie et de sa diffusion de tracts illégaux, on le jeta d'abord dans un camp de concentration, ici en Hollande ; en 1944, on le déporta en Allemagne où il fut tué quelques jours après la défaite des Allemands. Ce ne sont d'ailleurs pas les seuls que nous ayons perdus.

La situation politique est, je le répète, assez confuse. Le parti communiste, très actif pendant l'occupation, publie un quotidien au tirage assez élevé. Les social-démocrates — vos S. F. I. O. — comptent beaucoup d'adhérents et ont la chance de posséder quatre ministres au sein du cabinet actuel, cabinet qui tente de gouverner sans parlement. Etant donné le désordre qui règne dans les bureaux de l'élatrivit (à cause de l'illégalité indispensable à la lutte contre la déportation des juifs et des jeunes ouvriers), les élections n'auront lieu qu'en avril 1946. Il existe en outre un mouvement N. V. B. (mouvement néerlandais populaire), où plusieurs tendances convergent dans le but de former un front unitaire à demi-socialiste ; on y trouve, mêlés, des catholiques, des libéraux, des socialistes, etc. ; ils publient un hebdomadaire à grand tirage et recrutent leurs rédacteurs dans la résistance.

Vous apprendrez avec plaisir que notre camarade anti-militariste Schermerhorn (tout le nerveux est premier ministre !) est encore vivant : il compte 80 ans et, la semaine passée, il a exalté la mémoire du libre-penseur Léo Polak, assassiné par les Allemands.

La vie économique est complètement anéantie : nos chantiers sont ruinés, nos ports démolis, nos usines pillées, les machines ayant été emportées par les Allemands. Nos villes les plus belles, telles Arnhem, Nimègue, La Haye, Rotterdam, ont été entièrement dévastées par la guerre. Les Pays-Bas sont un pays détruit et désolé. C'est à peine si les trains recommencent à rouler... La vie n'est pas chère, mais il n'y a presque rien à acheter. Cependant, le ravitaillement s'améliore un peu chaque jour, et nous sommes heureux de trouver quand même quelque chose à manger après l'affreuse famine de l'hiver dernier. Ce qui nous manque le plus, ce sont les chaussures et les vêtements. Jadis l'un plus riches pays de l'Europe, nous voici devenus l'un des plus pauvres...

Ce qui occupe tous les esprits ici c'est ce que vous appelez » l'épuration ». Les ex-membres de l'ancien parti nazi hollandais ont partout disparu ou se trouvent dans nos camps de concentration qui » comptent 120, renfermant 85.000 nazis et collaborateurs néerlandais. Inutile de vous dire bataveurs néerlandais. Inutile de vous dire que nombre de grands collaborateurs ont été laissés en liberté et que dans ces camps, étant donné les lenteurs apportées à l'examen des dossiers, innocents et coupables sont confondus. Un décret-loi promulgué par le gouvernement néerlandais, lorsqu'il siégeait à Londres, a rétabli la peine de mort, abolie il y a 71 ans. L'épuration de la presse est difficile et son application entrave la liberté de la presse, qui constitue l'une des principaux articles de la constitution des Pays-Bas. Toutes ces mesures sont, bien entendu, présentées comme provisoi-

L'Unique

MENSUEL

fait suite à *l'en dehors*

un fascicule : 6 francs

(extérieur : 7 francs)

res, mais on court le risque que ce provisoire se prolonge et se tourne contre les publications qui prendront à partie le gouvernement...

Le mouvement syndical se développe assez curieusement. Les groupements réformistes, toujours très puissants chez nous, ont complètement échoué durant l'occupation. Après la libération, il s'est constitué un « mouvement syndical unitaire » qui vise à réunir tous les ouvriers et accuse une orientation révolutionnaire. Les dockers de Rotterdam en font tous partie et ce groupement espère fusionner avec les syndicats réformistes et confessionnels....

Naturellement, j'expose la situation à un point de vue général et non au point de vue libertaire. Nous savons à quoi nous en tenir sur la politique et les politiciens. Voici maintenant où en est notre presse, à nous : **De Vrije Socialist** (le socialiste libertaire) reparaît, toujours avec G. Rijnders comme rédacteur, tendance purement anarchiste. Paraît également la revue **De Gemeenschap** (la communauté) à tendance libertaire. Enfin, il y a **De Vlam** (la Flamme) qui rassemble tous les courants socialistes (à l'exception du parti communiste) : social-démocrates, socialistes révolutionnaires, socialistes chrétiens, syndicalistes de toutes nuances, socialistes libertaires même ; cette revue à tendance humanitaire tire à 30.000 exemplaires par semaine...

— A.-C. BAKELS.

" L'UNIQUE "

les familles d'élection et les amitiés multiples

Nous considérons ces réalisations comme l'effet réfléchi, le résultat voulu, d'un pacte, contrat, entente ou accord tacite, basé, au minimum, sur les clauses suivantes :

I. Pas d'augmentation du nombre des participants sans l'agrément unanime des souscripteurs au pacte, contrat, entente ou accord familial ou amical, et sans que de cet accroissement puisse résulter une modification quelconque de leurs relations.

II. Pas de rupture unilatérale (ou par l'agrément d'un seul) du pacte, contrat, entente ou accord — sauf pour le rupteur de subir sans murmurer ou maugréer les conséquences de son acte, par exemple : dédommagement pour la perte infligée par la présentation d'une équivalence compensatrice ; indemnisation, réparation totale du tort ou du dam causé ; support de l'amertume, du ressentiment ou de l'animosité, etc., engendré par son comportement.

III. Constance, loyauté, scrupulosité, réciprocité, fidélité à la parole donnée et observation rigoureuse de tous engagements pris, sauf cas de force majeure temporaire dûment justifié.

IV. Indifférence à l'apparence, au « physiologique » — l'état d'être intérieur, le « psychologique », élément primordial du choix amical ou familial.

V. Elimination complète du « tant pis pour toi », du « débrouille-toi comme tu pourras », etc. dans les rapports familiaux ou amicaux.

VI. Ni préférence, ni privilège dans les manifestations familiales ou amicales. Pratique de la « balance égale ».

Se déclarent d'accord avec les thèses ci-dessus :

30. Daniel Hespart (Nord). — 31. Olivier Gabriel (Alp.-Mmes). — 32. Marius Jean (B.-du-Rhône). — 33. Pierre Carrelier (Ardèche). — 34. Bry (Paris).

souscriptions

Cinquième liste

Vignes, 10. S. Bassi, 150. P. Iauzin, 60. A. Thébault, 60. A. Felgeirolles, 60. P. Denat, 160. Costa, 10. P. Moureaux, 125. D. Thévenin, 50. J. Fontbonnat, 160. Leroy, 60. O. Ducauroy, 20. Anna et Georges, 50. M. Laurian, 500. M. Bruley, 50. G. Gayet, 160. Schneider, 60. Manouvrier, 60. Mme Gto d'Aillon, 260. A. Berrué, 10. H. Saucias, 60. Segn, 20. Jadin, 100. H. Marcel, 30. E. Sirard, 160. Gauthey, 60. P. Barbier, 30. Morin, 60. A. Blain, 160. Burlin, 40. Mamet, 40. J. Bayle, 100. Collecte Bel Air fin juillet, 135. A. Lapeyre, 70. F. Moscallegra, 100. L. Kalkstein, 80. A. Jonneaux, 10. E. Bachelet, 100. Bennavaire, 60. M. Pierru, 10. P. Serre, 10. M. Lacroux, 60. J. Rouvière, 10. Ch. Le Guff, 40. E. Corval, 60. A. Campé, 60. L. Borsot, 150. F. Marcantoni, 210. A. Sendros-Obrador, 500. C. Bollery, 10. Bouron, 110. A. Le Visage, 10. M. Vanel, 60. M. Marrean, 100. M. Frangeul, 20. F. Gaultier, 20. J. Richard, 10. J. Hermet, 100. E. Pesch, 200. F. Le Moullec, 100. A. Martin, 60. R. Plassat, 60. E. Bizeau, 10 ; M. Lévy, 60. I. Perrin, 160. R. Barhereau, 10. A. Long, 60. E. Clermontet, 50. G. Quesnel, 100. L. Rayal, 20. M. Pinoul, 60. Autran, 50. M. Léger, 10. J. Fontaine, 10. P. Bourdeau, 60. M. Debarisse, 10. E. Riga, 50. A. Charles, 40. Véron, 10. G. Beaussier, 60. F. Godfroy, 20. S. de Résener, 60. S. Breton, 60. P. Enjalbert, 20. A. Durry, 10. A. Gasq, 60. A. Marion, 10. Camille, 100. Lagrange, 60. A. Cools, 100. M. Lebigue, 10. J. Le Dizet, 160. J. Duhil, 53. M. Reboul, 160. F. Humbert-Droz, 70. P. Brignon, 60. Thoreau, 10. Carquel, 50. Labaume, 160. M. Marie, 10. J. Sirébel, 120. F. Berret, 60. G. Fournerel, 13. A. Vendange, 10. A. Loyot, 10. E. Bourmaud, 100. G. Covo, 110. A. Salis, 60. M. Brun, 30. P. Dumonteil, 60. Heildenberger, 260. F. Ronnieux, 110. L. Brais, 10. M. Giraud, 60. R. Fabre, 60. J. Schradoff, 60. W. Kipper, 60. Fischer, 10. Demouy, 60. F. Faye, 10. A. Caubel, 60. Carles, 60. A. Paguy, 10. A. Heilles, 10. M. Monuol, 60. D. Agostini, 210. Derouet, 60. L. Ballet, 60. Sanchez, 160. A. J. Mothe, 110. G. Neaud, 10. Soudères, 60. E. Etienne, 50. Ch. Ballet, 10. Anna et Georges, 10. Richter, 20. M. Laroche, 60. Laurent, 20. C. Papillon, 50. Groupe libertaria-idista, 50. Jadin, 50. H. Nolf, 50. G. Barthès, 10. G. Pichon, 10. Th. Delhi, 10. L. Primet, 40. J. Bel, 110. B. Tous, 50. Collecte Bel Air, fin août, 250. M. Gajet, 60. R. Guerard, 50.

Liste arrêtée au 31 août. (A suivre).

trois mots aux amis

—o—

MARC ANTOINE, *Casablanca*. — *L'Unique nous est retourné avec mention « inconnu à l'adresse » indiquée.*

SOURCIER TÉLÉRADIESTHÉSISTE, *abonné de « l'Unique », indiq. gratuitement le moyen de devenir sourcier.* — *Ecr. Cayron, Boîte postale 12, Toulouse.*

Je puis pour quelques jours, mettre à la disposition adhérent thèses familles d'élection chambre confortable. M'avertir une semaine au moins à l'avance, en donnant adresse, au cas d'impossibilité imprévisible. PIERRE CARRELIER, *Hotel St-Jean, Vals-les-Bains, Ardèche.*

OLIVIER GABRIEL, 23, *Rue Inférieure, Breil-sur-Roya (Alp. Mmes) dés. conn. camar. non conformistes habitant région.*

LOUIS REMBAULT, « *Terre Libérée* », *à Lugos (Indre-et-Loire), nous prie d'annoncer que lui et « F. L. » sont bien vivants bien que tous deux aient été sérieusement malmenés par Vichy et par l'occupant. Ils n'en continuent pas moins, au seuil de la 23e année d'expérience, leur œuvre de libération et de régénération individuelles.*

Ceux de nos amis s'arrêtant à Orléans pour nous rendre visite, nous avertiront plusieurs jours à l'avance afin de nous donner le temps de leur répondre.

Nous vous serons reconnaissants de nous rappeler VOTRE ADRESSE *dans vos lettres (et votre ancienne adresse s'il y a lieu).*

— *Nous recevons quelquefois des exemplaires refusés sans indication de provenance. Prière à ceux qui nous retournent « l'Unique », d'indiquer leur adresse, afin de pouvoir cesser l'envoi.*

— *Très, J. conn. pr échange idées correspondance d'accord avec thèses familles d'élection, sportive, aimant natation, camping, voyages.* L. BRY, 11 *av. Porte de la Plaine, Paris-XVe.*

— *Cherche chambre vide ou avec reprise de meubles, ou petit appartement vide à Paris.* — RICHIER (Marie-Louise), 37, *rue Dorantou, Paris-15e.*

— *On échangerait collection de « l'en dehors » et livres et brochures de nos éditions qui nous restent encore contre MACHINE A ECRIRE en bon état, solide, capable de faire plusieurs copies d'un seul coup. S'adres. à E. Armand.*

MARCEL COLLUMEAU *ville St-Jacques par Montereau-Sud (S. et M.) achèter. « L'Imposture Religieuse », de S. Faure.*

Imprimerie RIVET et Cie
rue d'Aixe, 21, Limoges
Le Gérant : O. DUCAUROY.